

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DU PAPE

ALEXANDRE VI

1431 — 1503

PAR M. L'ABBÉ JORRY.

Arrachez l'opprimé des mains du calomniateur. (JÉRÉMIE.)

C'est le propre de la calomnie de présenter partout des crimes, mais de ne rien prouver (DÉMOSTHÈNES.)

PLANCY,
SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

1851

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR.

HISTOIRE

DU PAPE

ALEXANDRE VI

Digitized by Google

APPROBATION.

HUGUES - ROBERT - JEAN - CHARLES DE LA TOUR-D'AUVERGNE-LAURAGUAIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Cardinal-Prêtre de la Sainte-Eglise Romaine, du titre de Sainte-Agnès *extra mœnia*, Evêque d'Arras, grand'croix de l'ordre de la Légion-d'Honneur, décoré du Pallium, nous avons fait examiner avec attention la *Vie du Pape Alexandre VI* que la Société de Saint-Victor a soumise à notre approbation. Rien n'a été trouvé à reprendre dans cet ouvrage.

✠ CH. Card. DE LA TOUR D'AUVERGNE-LAURAGUAIS,
ÉVÊQUE D'ARRAS.

Par mandement,
TERNINCK, ch. sec.-gén.

Digitized by Google



Digitized by Google



ALEXANDRE VI.

Digitized by Google

HISTOIRE

DU PAPE

ALEXANDRE VI

1431 — 1503

PAR M. L'ABBÉ JORRY.

Arrachez l'opprimé des mains du calomniateur. (JÉRÉMIE.)

C'est le propre de la calomnie de présenter partout des crimes, mais de ne rien prouver. (DÉMOSTHÈNES.)

PLANCY,

SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

1851.

Digitized by Google

PROPRIÉTÉ.



Arras. — Typographie E. LEFRANC et Cie.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Lorsque, étudiant les annales de l'Église, nous sommes arrivé à l'époque d'Alexandre VI, nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment pénible à la lecture de tous les crimes dont les auteurs du siècle dernier et ceux qui depuis ont travaillé sur leurs données, ont chargé sa mémoire. A la peine succéda bientôt, et comme involontairement, la défiance. Nous nous sommes promis alors de faire tout notre possible pour découvrir, avec le secours des écrivains contemporains de ce pape, la vérité historique

Digitized by Google

sur sa vie et son gouvernement. Comme l'eau d'un fleuve est plus pure à mesure qu'on remonte vers sa source, ainsi l'histoire est plus fidèle quand on en puise les faits dans le temps même qui les a vus s'accomplir.

Aussi bien est-il arrivé trop souvent que le mensonge et la calomnie, par le fait de la succession des années, ont abusé les hommes même les plus consciencieux et les plus réfléchis. Loin de nous la pensée de verser sans réserve le reproche sur des historiens recommandables. Mais, s'ils avaient su se procurer certains matériaux qu'ils n'ont pas consultés, nous sommes persuadé que leur jugement sur une infinité de personnages ou d'évènements n'aurait pas été ce qu'il est.

Digitized by Google

Aujourd'hui, tandis que l'Europe exalte et admire après ses malheurs notre immortel Pie IX, un homme ne s'est-il pas rencontré qui n'a pas craint d'écrire et de publier ces lignes :

« Réjouis-toi, pape, tu es à Rome, tu es sur le trône, tu es roi.

» Tu versas le sang, tu fis verser le sang des hommes que tu appelais, que tu appelles encore tes fils.

» Mais réjouis-toi, tu es roi.

» Tu as évoqué la guerre et l'extermination pour rendre ennemis entre eux les peuples de la liberté. Tu as spolié le trésor public pour récompenser, avec le faste qui convient au tyran, tes [illegible]ons, tes sbires, tes confesseurs. Pour dorer les souillures, pour honorer les crimes, tu as rétabli les plus lourds impôts, tu les

Digitized by Google

as augmentés. Le peuple manque de travail, le peuple languit, le peuple ne mange pas.....

» Mais, réjouis-toi, ô pape, tu es roi.

» Tu nommes *très clément* ce roi bombardeur qui massacra son peuple, ce prince auquel, toi, pape démagogue et manœuvrant dans les sociétés secrètes, tu voulais enlever l'État et la couronne, pour les adjoindre à ton triple diadême. Tu appelles hommes honorables et respectables les antiques sbires de Grégoire, ceux que toi-même, et non la république, tu fis emprisonner.....

» Mais, réjouis-toi, pape, tu es roi.

» Réjouis-toi avec tes cardinaux, tes noblions et les ministres des rois; réjouis-toi. Près du Vatican, tu as le château Saint-Ange; de là tu pourras faire

Digitized by Google

royalement mitrailler le peuple de Rome.... La religion? tu l'as abrutie; les autels? tu les as souillés en priant pour la chute de l'Italie! Qui donc voudra jamais ouvrir sa conscience à tes prêtres, espions du Vicariat? qui donc oserait recevoir l'hostie des mains de ces hommes?

« Pie IX, te rappelles-tu la foule frémissante d'amour pour la patrie, qui veillait la nuit, délibérant pour savoir comment elle t'applaudirait au lever du soleil, toi le futur sauveur de l'Italie? Le pauvre vendait ses derniers vêtements pour en acheter des torches et te faire une perpétuelle ovation. Où est maintenant cette foule? où? — Dans les cachots, dans l'exil, ou morte sur le Janicule. — Le reste, consterné, palpite d'amour pour

Digitized by Google

la patrie, te fuit, te déteste. Ce n'est plus la multitude des patriotes, trop crédules et trop généreux, qui t'entoure et t'applaudit ; mais une horde de malfaiteurs choisie par un œil habile à discerner les plus iniques, les plus perfides. Tu lis toi-même sur leurs abominables figures leurs viles turpitudes.

» Mais, réjouis-toi, pape, tu es roi. »

. . . . . .

. . . . . .

Si, un jour, la postérité, prenant pour base de son jugement cette stupidité sacrilége, répétait que Pie IX fut un tyran, que les premières années de son règne furent marquées par le crime, qu'il immola ses sujets à son ambition, qu'il sacrifia son peuple à sa vengeance, où serait la vérité?

Digitized by Google

C'est ce qui s'est fait pour Alexandre VI, dans un autre sens ;—et jusqu'ici personne n'a réclamé. — Personne, je me trompe. Un anglican, le premier, William Roscoé, dans un savant travail sur Léon X et son siècle, a relevé quantité d'erreurs historiques, et de faux jugements sur la vie d'Alexandre VI. M. Audin, traitant le même sujet, a consacré à la même cause des lignes impartiales. Mais l'œuvre de ces deux écrivains célèbres ne fait qu'effleurer une matière qui n'était point l'objet principal de leurs études, et nous n'avons pas d'ouvrage où la biographie d'Alexandre VI soit présentée d'une manière suivie sous son véritable jour. Car ce n'est pas une histoire que la satire de Gourdon ; encore moins le prétendu journal de Burchard.

Digitized by Google

Nous avons tenté ce travail. Aidé de toutes les critiques antérieures, nous avons examiné, discuté l'un après l'autre les nombreux griefs qu'on a fait peser sur le nom du pontife, et maintenant nous soumettons nos recherches à l'appréciation des esprits droits et judicieux.

Digitized by Google

HISTOIRE

DU PAPE

ALEXANDRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et premières années.

Rodrigue Lenzuoli, plus tard Alexandre VI, naquit à Valence en Espagne, d'une famille ancienne et illustre. Dès son enfance, il annonça des dispositions peu communes : il étonnait par la vivacité de son esprit et par l'abondance de ses riches facultés ; mais aussi, nous devons l'avouer, il portait en lui le germe de passions ardentes qui devaient influer sur les premières années de sa jeunesse.

Digitized by Google

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, l'étude fut sa principale occupation. Il cultiva les lettres et les sciences avec un bonheur remarquable, et tels furent les progrès qu'il y fit en très peu de temps, que, dès cette époque, son père, qui avait successivement occupé les fonctions les plus éminentes dans sa patrie, crut pouvoir lui confier le soin de plusieurs affaires sérieuses. Le jeune homme les conduisit avec une rare sagesse, et ses efforts furent couronnés d'un succès plus rare encore. Encouragé par ce brillant début, il eut un instant la pensée de suivre une carrière qui s'ouvrait devant lui si belle et si glorieuse. Mais frivole comme on l'est à cet âge, il ne tarda pas à renoncer à ce projet pour se lancer dans le métier des armes, moins par vocation, ce semble, que par un certain amour de l'indépendance. Nous n'accompagnerons point ses premiers pas dans la profession militaire. Avec une âme

Digitized by Google

ardente comme il en avait une, il ne fut pas longtemps sans se faire remarquer. De tels hommes ne peuvent rester dans l'ombre, encore moins dans les ténèbres et l'obscurité. Il faut qu'ils surnagent au-dessus du commun; ils doivent se distinguer entre tous ceux qui les environnent, quel que soit le poste qu'ils occupent : heureux si c'est par le bien; mais le contraire arrive souvent.

Le désœuvrement est père de bien des fautes. Dans les loisirs que lui laissaient les exercices de la vie militaire, Rodrigue en fit l'expérience.—Épris d'une passion vive, il s'unit à une dame romaine, venue en Espagne avec sa mère. Elle se nommait Vannozie. Il en eut cinq enfants : François, qui devint duc de Gandie; César, que Louis XII fit duc de Valentinois; Lucrèce, qui mourut duchesse de Ferrare; Guiffry, prince de Squillace, et Geoffroy, qui épousa en 1494 une princesse de la maison

Digitized by Google

d'Aragon. Il sut tenir si secrète cette union, qu'on n'en eut connaissance que plusieurs années après.

Quelque jugement que l'on porte sur ces faits, nous nous bornerons à rappeler qu'ils sont de l'homme privé, du simple particulier, de l'officier espagnol.

La chaire de saint Pierre était alors occupée par le pape Nicolas V. Dès les premiers instants de son pontificat, Nicolas consacra tous ses soins au rétablissement de l'union dans l'Église, depuis longtemps déchirée par un schisme déplorable. En 1448, il conclut un concordat avec l'Allemagne. Quelque temps après il apaisa des troubles survenus en Espagne à l'occasion d'une loi nouvelle qui excluait de tous les emplois civils et ecclésiastiques les juifs nouvellement convertis.

L'an 1450 se célébrait le jubilé universel. Nicolas V l'ouvrit la veille de la Nativité de notre Seigneur. Peu après

Digitized by Google

il canonisa saint Bernardin de Sienne, mort à Aquila en 1444. Il transféra à Venise le patriarchat d'Aquilée, uni jusqu'alors à l'église de Grade, et revêtit de la dignité de patriarche le saint évêque Laurent Justinien, dont Venise admirait les vertus.

Une grande sollicitude occupait alors les pontifes romains. Les Ottomans menaçaient de tous côtés les provinces européennes, sans que l'on pût espérer des monarques chrétiens le moindre secours contre l'invasion. Les papes seuls, avec quelques troupes particulières de Croisés, avec le dévouement des chevaliers de Rhodes et de deux princes généreux, Scanderberg et Jean Huniade, devaient pour le moment tenir tête à ces ennemis formidables.

Nicolas V eut la douleur de voir tomber entre les mains des infidèles la capitale de l'empire grec, et telle fut l'affliction dont

Digitized by Google

son cœur fut navré, que depuis lors ses forces et sa santé déclinèrent avec une effrayante rapidité. Il s'efforça de chercher un soulagement à ses peines dans les œuvres saintes de la bienfaisance et de la piété chrétiennes. Il prenait plaisir aussi à converser avec les Grecs lettrés que la prise de Constantinople avait contraints de se réfugier dans les différents États de l'Europe. Il encouragea les arts, orna la ville de Rome de plusieurs monuments remarquables; surtout il enrichit les églises de vases d'or et d'argent et d'ornements précieux. — Sa dernière maladie fut très douloureuse; mais le saint pontife, loin de faire entendre des plaintes, louait et bénissait continuellement le Seigneur. Voyant son ami, l'évêque d'Arras, fondre en larmes près de son lit : « Ne pleurez point, lui dit-il, mais changez vos larmes en prières, afin de m'obtenir une sainte mort. » Il expira le 24 mars 1455.

Digitized by Google

Le 8 avril suivant, les cardinaux, réunis en conclave, élurent Alphonse Borgia, cardinal-prêtre du titre des Quatre-Couronnés, qui prit le nom de Calixte III.

C'était un bon vieillard de soixante-dix-huit ans, vertueux, ne désirant que la gloire de Dieu et le triomphe de l'Église. Il avait prédit aux cardinaux son élection, sur l'assurance qu'il en avait reçue, disait-il, de saint Vincent Ferrier, son compatriote. On le traitait à cet égard de visionnaire, à cause du peu d'apparence de son exaltation. Mais il avait une telle confiance aux paroles de saint Vincent, qu'il avait fait dès avant son élection une formule de vœu sous le nom pontifical qu'il prit ensuite. — Elle était conçue en ces termes, et confirme le jugement que nous portions tout à l'heure sur ce pontife : « Moi Calixte, pape, je promets et je jure à Dieu et à la sainte et indivisible Trinité que je poursuivrai les Turcs,

Digitized by Google

ennemis très cruels du nom chrétien, par la guerre, les malédictions, les anathèmes, les exécrations, et par tous les moyens qui seront en ma puissance. » — Il tint parole.

Il est si naturel à un homme haut placé, surtout si cet homme est un vieillard, de songer à ses proches, que beaucoup ne savent pas s'en défendre; et même on pourrait presque affirmer que les exemples contraires sont des exceptions. Calixte III, oncle de Rodrigue Lenzuoli du côté maternel, ne put résister au désir d'avoir à ses côtés quelque membre de sa famille, et il invita le jeune militaire dont nous avons mentionné les brillantes dispositions à passer à la cour de Rome. — Assurément le pontife ne connaissait rien des fautes que les historiens modernes reprochent à son neveu; autrement il l'eût laissé en Espagne poursuivre comme il l'aurait entendu la carrière dans laquelle il s'était engagé.

Rodrigue résista longtemps à la voix de

Digitized by Google

Calixte, et ne consentit à quitter l'Espagne pour venir à Rome que vaincu par les sollicitations toujours plus pressantes du pontife. C'était, comme nous avons dit, en 1455, et Rodrigue était dans sa vingt-quatrième année.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Arrivée à Rome. — Entrée dans les ordres. — Élévation au cardinalat. — Légation en Espagne.

Une fois dans la capitale du monde chrétien, Lenzuoli changea de conduite, travaillant avec ardeur à réformer sa vie, légère jusqu'alors. Il fréquentait les églises et les hôpitaux, se montrait libéral envers les pauvres, remplissait tous les devoirs non seulement du chrétien, mais du religieux : en un mot il s'acquit une renommée favorable. C'est ce qu'avouent tous ceux qui ont écrit son histoire.

Pourquoi quelques-uns n'ont-ils voulu voir là que de l'hypocrisie? — De graves

Digitized by Google

auteurs ont formulé hautement cette accusation. Or, sur quoi se sont-ils fondés pour juger de la sorte ? Sur quelque supposition malveillante; car pour notre part nous n'avons rien trouvé à l'appui de cette allégation. — Un écrivain dissident, Schrœckh, est le premier qui ait parlé dans ce sens odieux. Mais il nous semble qu'en pareille matière un esprit sage a des raisons plausibles pour se défier des historiens ecclésiastiques de la secte protestante, toujours hostiles, sauf quelques honorables exceptions, à l'Église romaine et aux papes. — Quant à nous, si dans le cours de cette biographie nous avons fréquemment consulté l'anglican Roscoé, dont on reconnaît l'impartiale bonne foi, cependant nous nous sommes bien moins reposé sur son autorité personnelle que sur celle des contemporains d'Alexandre VI, dont son ouvrage contient de précieux et incontestables aveux. — Du reste, nulle

Digitized by Google

part, si ce n'est dans certaines pages justement suspectes, on n'a représenté le pontife dont nous parlons comme faux et dissimulé. C'était un caractère trop ardent pour être menteur.

L'année suivante, Rodrigue entra dans les ordres, et le pape le pourvut de bénéfices. Quelque temps après il le nomma cardinal et archevêque de Valence, puis vice-chancelier de l'Église romaine. Calixte s'applaudissait des faveurs qu'il avait accordées à son neveu. Il lui fit même quitter le nom de son père, Lenzuoli, pour celui de sa mère, Borgia. Il pensait donc que ce nom, qui était le sien propre, ne serait pas déshonoré par celui qu'il en avait voulu revêtir.

Calixte ne tint le Saint-Siége que trois ans et quatre mois. A sa mort, la chaire de saint Pierre vaqua pendant douze jours. Le conclave pensait d'abord élire le cardinal de Rouen, Guillaume d'Estouteville ;

Digitized by Google

mais les Italiens s'y opposèrent, craignant qu'il ne ramenât en France la cour de Rome, ce qu'ils regardaient comme la ruine de l'Italie. Ce fut le cardinal de Sienne, Œneas Sylvius, qui réunit les suffrages : il prit le nom de Pie II. Il était natif de Corsini, dans le territoire de Sienne, et descendait de la noble famille des Piccolomini. Sa science, son éloquence, son habileté dans les affaires, sa prudence, furent les degrés par lesquels il parvint au souverain-pontificat. Son élection eut lieu le 19 août 1458, et son couronnement le 3 septembre. Rome en témoigna sa joie par des fêtes, et cette allégresse se communiqua bientôt à toute la chrétienté.

A peine revêtu de la dignité suprême, il convoqua dans la ville de Mantoue les différents souverains de l'Europe, à l'effet de se concerter avec eux sur les mesures à prendre pour arrêter les progrès toujours croissants des disciples de Mahomet.

Digitized by Google

Ses efforts furent sans résultat. Les princes se séparèrent après quelques jours de délibération, et ne tardèrent pas à oublier dans leurs querelles particulières la grande cause du nom chrétien et de la religion de Jésus-Christ, menacée par le fanatisme victorieux des Turcs. Cependant le pontife ne se découragea point. Après une dernière tentative, se croyant sûr de l'appui de Philippe, duc de Bourgogne, l'un des plus puissants princes de l'Europe, de celui de presque tous les états d'Italie, surtout de la république de Venise, il résolut de payer lui-même de sa personne et de paraître à la tête de ses forces, au milieu de l'armée de la Croix. Il communiqua ce projet aux cardinaux. Le Sacré-Collége applaudit à la résolution du courageux pontife, qui se rendit vers le milieu de juillet au port d'Ancône, pour de là marcher contre les infidèles. Mais il y fut subitement attaqué

Digitized by Google

d'une fièvre violente; et cette maladie, jointe à ses autres infirmités, l'enleva le 14 août 1464, dissipant ainsi les espérances que sa généreuse ardeur avait fait concevoir pour la gloire et les avantages du nom chrétien.

Le 31 de ce mois, les cardinaux lui donnèrent pour successeur Pierre Barbo, Vénitien, cardinal du titre de Saint-Marc, qui prit le nom de Paul II. A l'exemple des pontifes précédents, il travailla sans relâche à renverser la puissance des ottomans, ou du moins à ralentir les progrès de leur marche envahissante. — En même temps il poursuivait avec rigueur les esprits remuants qui en voulaient à la pureté de la doctrine catholique. C'est ainsi qu'il condamna comme coupable d'hérésie Podiebrad, roi de Bohême, le déclarant déchu de ses États, qu'il avait du reste acquis injustement et encore plus injustement administrés.

Digitized by Google

En 1471, il envoya au roi de Hongrie, Matthias fils de Huniade, une épée et un chapeau d'honneur, comme au plus courageux soldat de la foi. La même année, il recommanda aux chevaliers de Rhodes de fortifier leur ville, afin de pouvoir résister dans la circonstance aux attaques des infidèles. Il mourut subitement le 28 juillet, après six ans dix mois et vingt-six jours de pontificat.

Il fut remplacé le 9 août par François d'Albescola de la Rovère, cardinal-prêtre de Saint-Pierre-ès-Liens, qui prit le nom de Sixte IV. Le nouveau pontife consacra ses premiers soins à la formation d'une ligue puissante contre les ennemis éternels du nom chrétien. Il pensait d'abord convoquer un concile à Rome pour traiter cette grande affaire ; mais ayant rencontré dans les divers souverains une opposition à laquelle il ne s'était pas attendu, il résolut de négocier par des légats. Il choisit

Digitized by Google

le cardinal d'Aquilée pour l'Allemagne, la Hongrie et la Pologne, le cardinal Bessarion pour la France, le cardinal Borgia pour les Espagnes.

Les envoyés du pape, accueillis partout avec honneur, n'obtinrent cependant pas le succès qu'on aurait pu se promettre. Le cardinal Borgia fut reçu magnifiquement, surtout pas les rois d'Aragon, de Castille et de Portugal. Mais là aussi durent se borner ses espérances.

C'est sous le pontificat de Sixte IV qu'eut lieu le fameux siége de Rhodes.

Sixte eut pour successeur, le 29 août 1484, Jean-Baptiste Cibo dit le cardinal de Melfe, illustre Génois, Grec d'extraction. Il fut couronné le 12 septembre et prit le nom d'Innocent VIII, en mémoire du pape Innocent IV, également natif de Gênes.

La guerre contre les Turcs était depuis longues années l'objet constant du zèle

Digitized by Google

des pontifes. Innocent redoubla d'efforts, surtout au bruit qui courut que Bajazet, à la tête d'une armée formidable, allait se jeter sur l'Italie. — Le sultan Mahomet II avait laissé trois fils entre les autres, Mustapha, Bajazet et Zizim. Il étrangla le premier, jaloux qu'il était de sa valeur guerrière, et mourut sans désigner son successeur parmi les deux autres. Il y eut en conséquence guerre civile dans l'empire. Mais Zizim fut défait et se réfugia en Europe, où il traîna, comme nous le verrons bientôt, une vie languissante et désordonnée. — Alors Bajazet parut oublier complètement ses projets contre les princes chrétiens.

La sollicitude pastorale d'Innocent s'étendait à tout et partout. En 1485 il prie le Czar Basile III de ne point porter la guerre en Livonie, attendu que cette province est sous la protection de Rome; il affermit la paix entre le roi d'Écosse et ses

Digitized by Google

sujets; il envoie à Liége un internonce pour y calmer les troubles civils. L'année suivante il met fin aux sanglantes discordes de l'Angleterre en unissant par une alliance les deux branches rivales des Plantagenet. A diverses reprises, il travaille à la conversion des hussites et en fait rentrer un grand nombre dans le sein de l'Église. En 1488 il établit l'évêque de Rével son légat dans le nord, pour réconcilier le roi de Danemarck avec son peuple et veiller à la direction de toutes les églises septentrionales. En 1491, l'Évangile est prêché par ses soins dans la Nigritie et dans le Congo. L'année suivante le même pape découvre à Rome le titre de la Croix du Sauveur dans l'église de ce nom. Enfin il confirme la confrérie de la Miséricorde, instituée sous le patronage de saint Jean-Baptiste décollé par Hérode, et l'enrichit de plusieurs priviléges et indulgences.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

xaltation au souverain-pontificat. — Par quel enchaînement de circonstances Charles VIII résolut son expédition en Italie.

Innocent VIII mourut le 25 juillet 1492, après deux années de souffrance ou du moins d'une santé très languissante. — Dans l'oraison funèbre du pontife, l'évêque Léonelli disait aux cardinaux : « Hâtez-vous de choisir un successeur au pape décédé, car Rome est à chaque heure du jour le théâtre de meurtres et de brigandages. » En effet la ville était sillonnée en tous sens par des malfaiteurs, des bandits, des hommes au visage hideux, sinistre et

Digitized by Google

repoussant... [1]. Les cardinaux suivirent ce conseil. Dès le lendemain des obsèques d'Innocent, les membres du Sacré-Collége entrèrent dans le conclave. Les voix se partagèrent principalement entre les cardinaux Ascagne Sforce et Rodrigue Borgia. Le premier avait en sa faveur l'éclat de son nom et l'autorité de sa famille; Borgia sa longue expérience, ses talents connus. Il réunit la pluralité des suffrages et fut élu sous le nom d'Alexandre VI.

Certain auteur affirme que Rodrigue se fraya par l'argent le chemin au trône pontifical, et rapporte à cette occasion des anecdotes vraiment fabuleuses. Il dit, entre autres choses, que le cardinal envoya chez Ascagne quatre mules chargées d'ar-

[1] Per Roma scorrevano a schiera i ladroni, gli omicidarii, i bandetti, ed ogni pessima sorte d'uomini; ed i palazzi de' cardinali havevano le guardie di schioppettieri e delle bombarde, perche non fossero sacchegiate.

(Conclavi de' Pontif. Rom., v. I, p. 133.)

Digitized by Google

gent et qu'il fit présent à un autre prélat d'une somme de cinq mille couronnes d'or. — D'autres historiens prétendent au contraire qu'il était d'une avarice extrême, qu'il tenait à l'argent avant tout, qu'honneurs et dignités n'étaient rien à ses yeux en comparaison d'un florin. — Accordez ces contradictions. — Enfin nous lisons dans le premier narrateur : De vingt cardinaux qui entrèrent au conclave, il n'y en eut que cinq, dit-on, qui ne vendirent pas leurs suffrages. Il est vrai qu'ici l'expression est plus vague; ce n'est pas à tort. Car, sans aller plus loin, nous demanderons à celui de qui sont ces lignes, si chaque cardinal lui a donné communication de son vote avant ou après l'élection. Que si c'est sur un simple ouï-dire qu'il a porté, contre le corps le plus respectable qui soit dans le monde, une aussi grave accusation, n'est-il pas, pour ne rien dire de plus, extrêmement répréhensi-

Digitized by Google

ble? Il savait comme nous l'estime qu'un homme sensé, et surtout un historien doit faire d'un vain bruit qui n'a d'autre fondement que la malignité. Au reste, nous aurons souvent occasion de signaler cette manière de juger dans les détracteurs nombreux du pontife dont nous écrivons la vie.

Rodrigue Borgia prit le nom d'Alexandre VI, et fit son entrée solennelle dans l'église de Saint-Pierre le 11 août 1492. La pompe de cette cérémonie surpassa tout ce que Rome moderne avait vu jusqu'alors; et le nouveau pontife, en passant sous les arcs-de-triomphe élevés dans toutes les rues en son honneur, put lire une foule d'inscriptions où le peuple de Rome saluait son avènement comme l'aurore de meilleurs jours et le renouvellement de l'antique âge d'or. — « Rome fut grande sous César; elle est maintenant au suprême degré de la gloire et de la puissance :

Digitized by Google

Alexandre VI règne. César était un homme; Alexandre est un Dieu.—A l'invincible, au sage, au magnifique, au grand Alexandre, grâce et honneur [1]. » Ces inscriptions suffisent pour donner une idée des autres. Il y a sans doute de l'exagération dans ces louanges; mais l'exagération fut toujours permise en tels cas, et nous savons que les expressions des poètes ne doivent jamais être prises au pied de la lettre. — Nous demanderons seulement une chose. Si le pape Alexandre VI avait été jusqu'à son exaltation tel que nous l'ont peint tant d'historiens passionnés, il faut dire le mot, est-il possible d'imaginer que le peuple de Rome se serait prêté à la plus

[1] Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima : sextus
Regnat Alexander; ille vir, iste Deus.

Alexandro invictissimo, Alexandro sapientissimo, Alexandro magnificentissimo, Alexandro in omnibus maximo, honor et gratia.

Scit vendere suum patria grata Jovem.

Digitized by Google

honteuse adulation, en prodiguant les hommages et les triomphes à celui qu'il aurait connu comme un monstre de dépravation et de méchanceté? — A la fin de l'intronisation, le Pape, ayant reçu la plénitude de la puissance, donna sa bénédiction au peuple, selon la coutume reçue, puis le cortége rentra dans le palais.

La nouvelle de cette nomination s'étant répandue dans toute l'Italie, fut accueillie diversement par les différents princes. On connaissait le caractère du pontife élu; on était sûr qu'il saurait maintenir les droits inaliénables du Saint-Siége, faire respecter son autorité, réduire au devoir les rebelles. Tout le monde, dit Guichardin, appréciait la prudence de Borgia, sa rare perspicacité, sa pénétration, son éloquence, portée au plus haut degré; son incroyable persévérance, son activité, son adresse infinie dans tout ce qu'il entreprenait. Après quoi l'historien avance, ce que presque tous ont

Digitized by Google

redit après lui, que ces heureuses qualités étaient obscurcies par des vices plus grands encore. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette assertion : nous la discuterons ailleurs. Les cardinaux qui avaient été contraires à Borgia s'éloignèrent après son élection. Julien de la Rovère, qui joignait à un esprit belliqueux une forte animosité contre la personne du Pape, courut se renfermer dans Ostie, ville dont il était évêque, et s'y fortifia comme s'il allait y soutenir un siége. Le cardinal Jean Colonne s'en alla en Sicile, et le cardinal de Médicis se retira à Florence, où il demeura jusqu'à ce que les malheurs de sa famille le contraignissent à se réfugier ailleurs.

Depuis longtemps l'Italie était en proie aux plus violentes commotions, résultats d'intrigues et de disputes entre les petits souverains des nombreux États dont elle était composée. Louis Sforce gouvernait

Digitized by Google

absolument le duché de Milan, en qualité de tuteur de Jean Galéas, son neveu. Séduit par l'exercice de l'autorité souveraine, il vit avec douleur arriver le moment où il devrait la déposer en d'autres mains, et il prit toutes les mesures possibles pour se maintenir au poste qu'il occupait. Convaincu que la plupart des princes italiens n'étaient pas favorables à ses vues, il jetait avec une inquiétude plus vive encore des regards alarmés du côté de Florence, ville dont la situation pouvait favoriser une attaque contre le duché de Milan, et dont il jugeait que le chef, Pierre de Médicis n'était pas dans ses intérêts. Ce soupçon n'était pas dépourvu de fondement, et nous le verrons tout-à-l'heure amplement justifié.

Lorsqu'Alexandre VI fut élevé sur le trône pontifical, on prit à Florence la résolution de lui envoyer une ambassade pour le féliciter. Tous les autres États de l'Ita-

Digitized by Google

lie, ayant voulu lui donner une pareille marque de respect, Louis Sforce demanda que, pour prouver au Pape la bonne intelligence qui régnait entre les différents princes, les ambassadeurs de chaque ville fissent leur entrée publique à Rome et rendissent leur hommage au Souverain-Pontife le même jour. La proposition fut adoptée à peu près à l'unanimité. Mais, fier de la supériorité de son rang, Pierre de Médicis, qui était au nombre des députés florentins, sentit de la répugnance à se rendre à l'avis général. Toutefois il n'osa la manifester en public et il pria le roi de Naples d'empêcher la réalisation de ce projet. Il fut impossible de cacher à Louis Sforce le moyen par lequel s'effectua cette opposition, qui, en même temps qu'elle faisait rejaillir une sorte de blâme sur lui, le confirma dans l'opinion qu'il existait entre Ferdinand et Pierre de Médicis une intelligence secrète tendant

Digitized by Google

à contrarier l'exécution de ses desseins.

Un autre incident lui montra bien mieux encore qu'il ne s'était point trompé. Les rois de Naples s'étaient dans tous les siècles ménagé des affidés dans les rangs de la noblesse romaine pour s'en servir dans l'occasion. A la mort d'Innocent VIII, l'un de ces seigneurs, préférant une vie tranquille au sein de sa patrie à l'honneur de régner sur de petits États trop faibles pour se défendre, vendit ceux d'Anguillara et de Velletri à Virgile des Ursins, proche parent de Pierre de Médicis et ami dévoué du roi de Naples. Comme la vente avait été faite sans le concours du Pape, qu'elle était la conséquence d'une sourde intrigue qu'Alexandre devina bien vite, et qui tendait à réduire son autorité, même dans ses propres États, le pontife ne put s'empêcher de reprocher amèrement cet acte à tous ceux qui y avaient pris part. Louis Sforce n'en fut pas moins irrité que

Digitized by Google

le Pape, mais il ne sut pas contenir son indignation, et pour se venger il résolut de recourir à un moyen extrême. Il invita Charles VIII, roi de France, à faire une descente en Italie, afin d'y soutenir comme héritier de la maison d'Anjou ses droits à la souveraineté de Naples.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

La bulle *Inter cætera*. — Confirmation de divers ordres religieux et militaires. — Efforts du Pape en faveur de la Terre-Sainte. — Les Maures entièrement expulsés d'Espagne.

Un des premiers actes d'Alexandre VI comme Souverain-Pontife avait été de mettre d'accord, d'après leur demande expresse, les rois d'Espagne et de Portugal, sur la ligne qui devait limiter, pour eux et leurs successeurs, la possession de toutes les îles et terres fermes déjà découvertes en leur nom et autorité, et de toutes celles qu'ils découvriraient dans la suite. Voici la substance de la bulle donnée à cette occasion :

Digitized by Google

« Nous, par la plénitude de la puissance apostolique, l'autorité que Dieu nous a donnée dans la personne de saint Pierre, et notre qualité de vicaire de Jésus-Christ, dont nous faisons les fonctions sur la terre, donnons et assignons par les présentes, pour toujours, à vous et à vos héritiers et successeurs, rois de Castille et de Léon, toutes les îles et terres fermes découvertes et à découvrir vers le couchant et le midi, en tirant une ligne d'un pôle à l'autre, à cent lieues des îles Açores, dans la direction que nous avons dite. Entendons néanmoins ne préjudicier en rien à la possession des rois et des princes chrétiens dans ce qu'ils en auraient découvert avant Noël dernier. A condition aussi qu'en vertu de la sainte obéissance à nos ordres et suivant les promesses que vous nous en faites et de l'exécution desquelles nous ne doutons aucunement, vous ayez grand soin d'envoyer dans ces terres fermes et ces îles des hommes savants, expérimentés, vertueux, pour en instruire les habitants

Digitized by Google

dans la foi catholique et les bonnes mœurs. » La bulle est du 4 mai 1493.

« Je sais, a dit quelqu'un, que cet acte du Pontife a fourni à certains hommes l'occasion de s'élever avec violence contre l'intervention des papes dans les affaires temporelles des princes. Mais, outre que ce droit était admis et reconnu depuis longtemps à l'époque d'Alexandre VI, peut-on voir dans la bulle qui vient d'être citée autre chose qu'une décision conciliatoire de la première autorité qui soit dans le monde, décision seule capable de prévenir les disputes et les guerres qui pouvaient surgir à ce sujet entre les peuples. Ce qui semble avoir le ton d'une véritable concession n'est que le langage pur et simple d'un arbitre qui parle dans un différend et fixe le lot des contendants. Au lieu de blâmer un tel décret, ne devrait-on pas, comme nous l'avons dit ailleurs, regretter ces temps d'autrefois où les Pontifes, d'une seule parole, cimentaient la concorde des princes; où, à la voix du

Digitized by Google

père commun des chrétiens, s'évanouissaient, sans résistance et sans bruit, les semences des plus longues et des plus sanglantes contestations? Temps heureux où les peuples, foulés par les souverains, tournaient vers Rome des regards d'espérance et voyaient bientôt le calme succéder à la tempête, le repos à l'agitation des guerres, le bonheur public aux désastres qui sont la conséquence inévitable des discordes politiques. »

L'année suivante, Alexandre VI autorisa encore par brefs et par bulles les conquêtes que les rois d'Espagne feraient sur les infidèles dans les royaumes d'Alger et de Tunis, en Afrique, sans préjudicier pourtant à celles que les rois de Portugal avaient faites ou feraient dans les royaumes de Fez, de Méquinez et de Maroc, en vertu de la concession du pape Pie II. A la prière des deux monarques, il accorda plusieurs indulgences à ceux qui les seconderaient dans ces entreprises.

Innocent VIII avait donné le titre de

Digitized by Google

roi catholique au roi d'Espagne et à ses successeurs, après qu'il eut entièrement délivré ses provinces de la domination des Maures. Alexandre VI le confirma. Il concéda au même Ferdinand, à Isabelle son épouse, et à leurs héritiers futurs aux royaumes de Castille et d'Aragon, la dignité et les revenus des grands-maîtres des ordres militaires de Calatrava, de Saint-Jacques et d'Alcantara. A la prière de Charles VIII, roi de France, il confirma l'ordre de Saint-Michel, institué l'an 1469 par Louis XI ; celui des Filles Pénitentes, établi à Paris par Jean Tisserand, franciscain, en l'honneur de sainte Madeleine ; et celui des Annonciades, fondé par sainte Jeanne de Valois. Les religieuses de cet ordre portaient un voile noir, un manteau blanc, un scapulaire rouge, un habit brun, une croix, et une corde qui leur servait de ceinture. La supérieure s'appelait, par humilité, la mère Ancelle, du mot *ancilla*, *servante*. L'imitation des dix principales vertus dont la sainte Vierge est un parfait

Digitized by Google

modèle, dans les différentes fêtes que l'Église célèbre chaque année en son honneur, fut la fin que sainte Jeanne se proposa en établissant cette congrégation nouvelle, qui prit son nom du premier comme du plus grand des mystères joyeux de la Mère de Dieu.

Un autre ordre religieux, dont le pape Alexandre VI approuva les statuts et réglements, fut celui des Frères Minimes, fondé par saint François de Paule. Ce saint était, comme son nom l'indique, originaire de la petite ville de Paule, en Calabre. Ses parents l'avaient obtenu du Ciel par leurs ferventes prières, et ils avaient juré de le consacrer à Dieu si leurs vœux étaient exaucés. Lorsque l'enfant eut atteint sa quatorzième année, son père le plaça chez les Franciscains de Saint-Marc. C'est là que le jeune homme fit l'apprentissage des vertus austères qui devaient un jour briller en lui d'un si vif éclat. A l'âge de vingt ans, il se retira, suivi de quelques compagnons, dans un lieu désert.

Digitized by Google

On leur construisit à chacun une cellule, avec un modeste oratoire dans lequel ils se réunissaient pour célébrer de concert les louanges du Seigneur. Le nombre de ses disciples ayant augmenté considérablement, François entreprit, l'an 1454, de bâtir, avec la permission de l'évêque de Cosenza, une église et un monastère. Lorsqu'on fut instruit de son projet, de toutes parts on accourut pour en faciliter l'exécution.

Les bâtiments achevés, le saint s'occupa de rédiger une règle pour ses frères et pour lui. Le fondement sur lequel il voulut poser l'édifice de cette société naissante, fut l'humilité la plus profonde. Il s'efforça d'imiter la pauvreté de notre Seigneur avec plus de perfection encore que les Franciscains. Ses religieux prirent le nom de Minimes, comme pour marquer qu'ils étaient les derniers dans la maison du Seigneur. La haute piété, la pureté angélique de ces moines, jointes aux miracles de leur saint fondateur, don-

Digitized by Google

nèrent à l'ordre une rapide extension, en Italie d'abord, puis en France et en Espagne. Le pape Paul II, apprenant tout ce que la renommée publiait sur les vertus de saint François et sur les prodiges qu'il opérait, chargea, l'an 1469, un de ses camériers de se rendre sur les lieux et d'aller trouver l'évêque de Cosenza pour avoir une connaissance exacte de tout ce qu'il avait entendu raconter. Le camérier, vivement frappé de tout ce qu'il vit et apprit, conçut pour le saint une telle vénération, qu'il s'en déclara pour toujours l'ardent et zélé protecteur.

Le pape Sixte IV approuva l'institut en 1474, par une bulle datée du 23 mai, et en nomma François supérieur général. Mais les réglements du nouvel ordre n'avaient pas encore reçu toute leur perfection. Diverses circonstances avaient obligé d'y faire quelques changements indispensables. Lorsque le pieux fondateur, aidé des conseils de ses frères, et surtout des lumières d'en haut, y eut mis la dernière

Digitized by Google

main (c'était en l'année 1494), il les présenta au pape Alexandre VI, qui occupait le siége de saint Pierre. Le Souverain-Pontife approuva la règle des religieux Minimes, et cette approbation fut depuis confirmée par Jules II.

En 1496, Alexandre VI reçut d'Orient un moine de Saint-Basile, ambassadeur de Constantin, roi de Géorgie. Il venait pour déclarer au Pontife, de la part de son maître, que le prince et ses sujets reconnaissaient le Pape comme vicaire de Jésus-Christ et se soumettaient sans réserve au décret du concile de Florence touchant l'union de l'Église grecque avec l'Église latine. En même temps il avait mission de solliciter instamment une expédition des chrétiens d'Occident contre les Turcs, tandis que ceux d'Orient les attaqueraient de leur côté.

Le Pape, en effet, ne cessa, durant presque tout le cours de son pontificat, d'adresser aux souverains de l'Europe les plus vives exhortations pour les engager à

Digitized by Google

former entre eux une sainte ligue contre l'invasion toujours plus menaçante des mahométans. Mais il eut la douleur de voir ses efforts échouer comme ceux de ses prédécesseurs, devant une coupable indifférence ou une odieuse rivalité.

L'Espagne avait été plus généreuse : depuis des siècles elle était dans le midi de l'Europe l'unique rempart de la chrétienté contre la barbarie des infidèles. Aussi sa valeur et son dévouement furent-ils couronnés d'un succès mérité. Les Maures, refoulés de provinces en provinces, ne possédèrent bientôt plus que le royaume de Grenade. Pressés jusque dans leurs derniers retranchements, ils ne tardèrent pas à perdre encore cette conquête, et se virent contraints de repasser le détroit pour toujours. Alexandre VI rétablit alors quatre évêchés dans la province délivrée. Le premier fut fixé à Grenade, que le Pape érigea en métropole, et les trois autres à Malaga, à Cadix et à Alméria, qui furent déclarés suffragants de cette capitale.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Charles VIII se prépare à passer les Alpes.— Le Pape s'efforce en vain de le dissuader de son projet. — Arrivée des premières troupes françaises. — Événements militaires.

Charles VIII avait-il des droits réels à la souveraineté de Naples, comme le disait Louis Sforce, et comme le croyait aussi le monarque français? C'est une question que nous ne voulons point débattre, parce qu'elle nous entraînerait trop loin. Toutefois l'invitation de Sforce sourit tellement au roi, qu'il ne songea plus qu'aux moyens de mettre à exécution son projet. Mais, en se préparant à marcher contre Alphonse, il ne se reposa pas entièrement sur la

Digitized by Google

parole de Louis Sforce, des véritables dispositions où se trouvaient les différentes principautés italiennes. Il envoya partout des agents chargés de découvrir les intentions des souverains du pays et de lui en assurer le concours, si la chose était possible. — « Pour pénétrer aussi les vues d'Alexandre VI à cet égard, Charles VIII avait envoyé à Rome une seconde ambassade, à la tête de laquelle il avait placé d'Aubigny, son général, en qui il avait beaucoup de confiance. Le but principal de cette démarche était d'obtenir de Sa Sainteté par promesses ou par menaces l'investiture des États objet de la guerre. Si, comme plusieurs historiens l'ont prétendu, le Pape avait poussé le roi de France à son expédition, il faut avouer qu'il ne se serait pas fait scrupule de changer de sentiment. Sa réponse ne fut point favorable à Charles VIII. Elle portait que la couronne de Naples avait été donnée trois fois par le Saint-Siége à la maison d'Aragon ; que l'investiture ac-

Digitized by Google

cordée à Ferdinand renfermait celle de son fils Alphonse; que ces concessions ne pouvaient être annulées, à moins que Charles VIII n'eût un titre qui fût plus valable, et où l'on eût stipulé que ces actes d'investiture ne pouvaient préjudicier à personne; que, le royaume étant sous la protection immédiate du Saint-Siége, le Pape ne pouvait se persuader que Sa Majesté très chrétienne voulût ainsi contester les droits de l'Église et hasarder malgré ses avis une entreprise injuste; qu'il serait plus conforme à la dignité du roi de France et à sa modération bien connue de soutenir ses droits légalement; que c'était au Pape de juger ce grand procès, et que Sa Sainteté était prête à entendre les parties. Ces représentations furent ensuite consignées avec plus de force dans un bref apostolique où le Pape exhortait Charles VIII à joindre plutôt ses armes à celles des autres princes de l'Europe pour agir contre l'ennemi commun de la chrétienté, et à soumettre ses prétentions ac-

Digitized by Google

tuelles à la décision d'un juge pacifique [1] ». Cependant Guichardin, Ruccellaï et d'autres auteurs avec eux ont prétendu qu'Alexandre VI avait engagé Charles VIII à passer en Italie pour entreprendre la conquête du royaume de Naples, et les historiens qui sont venus ensuite ont adopté cette supposition. — Mais ils se sont tous trompés, que ce soit à dessein ou non. Et, en effet, Comines, qui rapporte fort au long les motifs de Charles VIII, ne dit nulle part que le Pape ait excité ce prince à descendre en Italie ; il attribue la résolution du roi uniquement aux sollicitations de Louis Sforce. — En second lieu, dans la lettre du prince milanais, que donne Corio, page 891, il n'est pas fait une seule fois mention du Pape, bien que les autres princes qui approuvaient l'expédition y soient formellement nommés. Enfin, dans le bref apostolique

[1] Roscoé, *Vie et pontificat de Léon X*, t. I, p. 166, 167.

Digitized by Google

donné par Alexandre VI, et consigné de même dans l'histoire de Corio, rien ne prouve que ce pontife ait eu d'abord une intention différente de celle qu'il y exprime et qui est absolument contraire à l'intervention du roi de France dans les affaires dont nous parlons.

Ainsi, loin d'appeler la guerre et les maux qui en sont la suite inévitable dans les provinces italiennes, le Pape fit tous ses efforts pour détourner de ce malheureux pays l'orage qui se formait contre lui par delà les monts. Le duc de Savoie, la république de Venise et les autres gouvernements agirent de même. Tous protestèrent en termes généraux de leur respect pour le monarque français; mais ils exprimaient non moins fortement leur répugnance à s'engager dans une si dangereuse contestation. Il n'y eut que le duc de Ferrare qui, sans doute dans l'espérance d'obtenir le secours des Français contre ses puissants ennemis les Vénitiens, ne craignit pas, bien qu'il eût pour

Digitized by Google

épouse une fille du roi de Naples, d'inviter publiquement Charles VIII à ne point se désister de ses prétentions.

De son côté, Ferdinand faisait ses préparatifs de défense, lorsque tout à coup il fut surpris par la mort. Il expira subitement le 21 janvier 1494, accablé par l'inquiétude et la fatigue. Son fils Alphonse lui succéda, et le Pape lui donna l'investiture du royaume. La cérémonie du couronnement fut faite à Naples avec la plus grande pompe, le 7 mai 1494, par Jean Borgia, neveu du pape et cardinal de Monreale, envoyé de Rome pour cette solennité. Peu de temps après on célébra le mariage de Geoffroi de Borgia, dernier fils d'Alexandre VI, avec Sancia d'Aragon. Une étroite alliance fut ainsi conclue entre la cour de Rome et celle d'Aragon.

La détermination qu'avait prise Charles VIII devenait de jour en jour plus évidente. Le premier de ses capitaines, Édouard d'Aubigny, écossais d'origine, loyal guerrier et conseiller judicieux, di-

Digitized by Google

sent les annalistes italiens de l'époque, avait reçu de son maître, après son entrevue avec le Pape, l'ordre de demeurer en Italie, et déjà nous le voyons à la tête d'un corps assez considérable de soldats français. En outre, par les soins de Louis Sforce et de son frère le cardinal Ascagne, plusieurs seigneurs et condottieri de la nation, sans s'inquiéter de ce qu'une telle conduite avait de criminel, s'étaient engagés à fournir au roi de France un certain nombre de cavaliers ou d'hommes d'armes. Parmi ces mercenaires, on comptait quelques-uns des principaux barons des États de l'Église, surtout les Colonne, les Ursins et les Savelli [1]. — Cette espèce de trahison fut un coup terrible pour Alexandre VI; il ne faut donc plus s'étonner si dans le cours de son règne il traita la noblesse romaine avec une rigoureuse mais juste sévérité.

Pour concerter ensemble leurs moyens

[1] Corio, *Storia di Milano*, part. VII, p. 923.

Digitized by Google

de défense, le Pape et le roi de Naples convinrent d'une entrevue à Vico, ville située à vingt milles à peu près de Rome. Alexandre s'y rendit accompagné de plusieurs cardinaux, des ambassadeurs de Venise et de Florence et d'un détachement d'environ cinq cents chevaux. Alphonse déclara qu'il était prêt à remettre le jugement de sa cause à l'arbitrage du Pape, du Sacré-Collége et des ambassadeurs envoyés par les nations neutres. Pendant ce temps la noblesse cabalait, s'agitait à Rome; elle alla même jusqu'à prendre ouvertement les armes, et dès lors elle ne dissimula plus son adhésion aux prétentions du roi de France; ce qui hâta le retour d'Alexandre au sein de sa capitale.

Quant au roi de Naples, il résolut de se mettre lui-même à la tête de son armée. Frédéric, son frère, devait avoir le commandement de la flotte, et, tandis que le roi s'avancerait du côté de la Romagne, l'amiral cinglerait vers Gênes pour offrir

Digitized by Google

à cette république l'occasion de secouer le joug de la maison de Sforce.

Le duc d'Orléans avait précédé Charles VIII en Italie, et se trouvait à Aoste avec Louis Sforce, lorsqu'on signala le pavillon napolitain. Sur-le-champ il se mit à la tête d'un corps de deux mille hommes d'infanterie d'élite et de cinq cents de cavalerie légère, et courut vers Gènes, que menaçaient les galères ennemies. Les Napolitains ayant essayé de s'emparer de Porto-Venere, furent repoussés avec perte et contraints de se replier sur Livourne pour y réparer leurs vaisseaux. En même temps le duc d'Orléans s'étant mis à la tête de la flotte génoise, renforcée de quatre grands navires français et d'un corps de mille Suisses, il se porta vers ce point. Les Napolitains eurent d'abord quelque avantage, mais repoussés bientôt, ils furent obligés de céder. La perte de leur côté fut considérable.

Les ennemis, surtout les Suisses, ternirent la gloire de leur triomphe par des

Digitized by Google

cruautés horribles. Ayant emporté d'assaut et saccagé la ville de Rapallo, quand leur insatiable cupidité ne trouva plus d'aliment, ils s'en prirent à ce qui leur tomba sous la main. Femmes, enfants, vieillards, tout dut éprouver leur rage. Ils entrèrent même dans les hôpitaux et n'eurent pas honte de se souiller du sang des malades qui n'avaient pu se soustraire à leur barbarie par la fuite.

D'Aubigny, qui commandait les troupes de terre, avait pénétré dans la Romagne et s'avançait à grands pas vers le royaume de Naples. Alphonse lui opposa son fils Ferdinand, duc de Calabre, qui d'abord résista si heureusement, que le général français fut réduit à se tenir sur la défensive et n'osa rien entreprendre. Si le duc de Calabre eût su profiter de ce premier succès, peut-être qu'il aurait refoulé les envahisseurs et obtenu de grands avantages; mais on ne put le déterminer à risquer la bataille, et son indécision donna le temps à l'armée française de se fortifier

Digitized by Google

par de nouvelles recrues. Ferdinand dut reculer à son tour. Quelques jours après, il reconnut quelle faute il avait faite, et annonça son infaillible ruine en se retirant sous les murs de Faenza, toujours pressé par l'ennemi.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Arrivée du roi lui-même. — Charles VIII à Turin, à Pavie, à Plaisance, à Pise, à Florence. — Il envahit les États de l'Église.

Le 22 août 1494, Charles VIII partit de Vienne en Dauphiné, dirigea sa marche par Grenoble, passa les Alpes et arriva dans la capitale du Piémont, à Turin, où la veuve du roi de Savoie le reçut avec les plus grands honneurs. Le 6 septembre il quitta Turin, passa par Chiari et descendit à Aoste. Louis Sforce et son épouse, la duchesse Béatrix d'Est, étaient venus jusque dans cette dernière ville à sa rencontre, et le duc y avait fait rassembler un grand nombre de ses courtisans, que le

Digitized by Google

monarque français honora de ses regards et combla de ses dons. Mais l'expédition de Charles faillit se terminer à ce point; il fut attaqué subitement d'une maladie cruelle, qui dura plusieurs jours et qui tout d'abord fut si violente, qu'elle mit, dit-on, sa vie en danger.

Dès qu'il se sentit mieux, il continua sa route et se rendit à Casal, capitale du Montferrat, où il fut reçu comme il l'avait été naguère à Turin. De là il vint à Pavie, dont il exigea que Louis Sforce lui livrât la citadelle en gage de fidélité. C'est alors que l'infortuné Galéas expira, victime des mauvais traitements qu'il avait subis. Sforce était au comble de ses vœux. Il se fit aussitôt saluer duc de Milan par la troupe vénale de ses adulateurs et par une vile populace qu'il avait indignement corrompue. Son épouse, Béatrix, fille d'Hercule, duc de Ferrare, qui depuis longues années disputait avec une audace inouïe la préséance à Isabelle, femme du duc légitime, recueillit enfin les fruits de

Digitized by Google

sa coupable obstination; la malheureuse princesse dont elle s'était constituée l'implacable rivale fut réduite à se renfermer avec ses enfants dans une chambre obscure et malsaine du château de Pavie [1].

L'opinion générale fut que Jean Galéas était mort empoisonné par l'ordre de Louis Sforce; et Théodore de Pavie, médecin célèbre qui était à la suite du roi de France, lors d'une entrevue que ce monarque avait eue avec le duc quelques jours auparavant, déclara qu'en effet il avait remarqué sur la victime tous les symptômes du poison. Cet horrible attentat fit une vive impression sur Charles VIII. Il avait déjà plus d'un motif de se défier du traître qui l'avait appelé en Italie. Un instant il se demanda s'il avancerait plus loin. Ces alarmes étaient encore confirmées par les rapports de ses gens, qui tous les

[1] Isabella co i poveri figliuoletti, vestiti di lugubri vestimenti, come prigioniera si richiuse in una camera, e gran tempo stetti giacende sopra la dura terra che non vide aere. — Corio, *Ist. Milanes.*, part. VII, p. 936.

Digitized by Google

jours le suppliaient de se mettre en mesure contre la scélératesse de ses prétendus amis; mais les instances des deux exilés florentins Laurent et Jean de Médicis mirent un terme à son hésitation; il reprit courage et poursuivit sa marche.

Il quitta Plaisance vers la fin d'octobre, et s'avança vers la Toscane. Les Florentins, depuis qu'on avait annoncé l'approche de l'armée française, n'avaient cessé de s'animer les uns les autres contre Pierre de Médicis, qu'ils considéraient comme le principal auteur des calamités auxquelles ils se voyaient près de succomber. Pour faire taire les mécontents, Pierre avait pris d'abord toutes les mesures que lui avait dictées la prudence. Ses efforts n'avaient eu pour résultat que d'accroître le mal. Dans cette fâcheuse extrémité il résolut d'aller trouver Charles VIII lui-même, et de l'apaiser par les concessions que les circonstances exigeraient. Il sortit de Florence, se rendit à Empoli, qui n'en est éloigné que de quelques milles, et

Digitized by Google

écrivit de là les lignes suivantes aux magistrats de la cité :

« Magnifiques et très honorés frères,

» Je n'entreprendrai pas de justifier mon prompt départ ; car j'aurais de la peine à me croire coupable pour avoir pris une mesure qui, selon mes faibles lumières, me paraît ce qu'il y a de plus propre à rendre la paix à mon pays, et ce qui doit entraîner le moins d'inconvénients pour le public et les particuliers, excepté pour moi. En conséquence, je me propose de me présenter devant Sa Majesté très chrétienne, le roi de France, dans l'espoir bien fondé d'apaiser le ressentiment que ce prince a conçu de la conduite que, conformément à ses engagements avec d'autres États, la république de Florence s'est vue forcée de tenir. Il paraît que Sa Majesté se borne à désirer qu'on en change. Moi qui ai été blâmé comme la cause de tout le mal, ou je m'excuserai auprès du prince, ou je subirai un châtiment que j'aime mieux voir

Digitized by Google

tomber sur ma tête que sur le corps de la république. Ma famille a déjà donné des preuves d'un pareil dévouement. Mais je crois avoir contracté de plus grandes obligations qu'aucun de mes prédécesseurs, parce que j'ai été honoré beaucoup plus qu'eux au-dessus de mes mérites, et plus je me sens indigne de l'honneur que j'ai reçu, plus je me crois obligé de n'épargner ni dépenses, ni peines, pas même ma propre vie. Je la sacrifierais volontiers pour chacun de vous en particulier, et surtout pour le service de la république. J'en fournirai probablement la preuve en cette occasion; car, ou je périrai dans la tentative, ou j'obtiendrai tout ce que vous pouvez désirer. En même temps je vous conjure, par la mémoire de mon père, pour qui vous aviez une si forte affection, et par les bontés que vous avez eues pour moi, qui ne vous révère et ne vous chéris pas moins que je ne le révérais et ne le chérissais, de ne pas m'oublier dans vos prières. Permettez-moi aussi de vous

Digitized by Google

recommander mes enfants et mes frères, que je confie entièrement à vos soins, si Dieu ne veut pas que je retourne à Florence. Je me mettrai en route dès demain matin.

» Empoli, le 26 octobre 1494.

» PIERRE DE MÉDICIS [1]. »

Pierre vint ensuite à Pise, et se présenta bientôt après, avec une suite peu nombreuse, aux premières barrières du camp français. Deux officiers du roi furent délégués pour traiter avec lui. Ils exigèrent d'abord que la place de Sarzane fût remise au prince; Pierre la livra. Il livra de même les villes de Pise, de Livourne et de Santa-Piétra, pour tout le temps de l'expédition. Cette inconcevable facilité étonna jusqu'aux soldats de Charles VIII, qui ne purent s'empêcher de mépriser une telle pusillanimité dans le chef de la république florentine. — Elle n'irrita pas

[1] Ex monument. Aug. Fabronii, in vita Leon. X, apud Roscoé, *Vie et Pontificat de Léon X*, t. I, p. 193, 194.

Digitized by Google

moins les citoyens de Florence, qui, bien qu'ils eussent refusé tout secours à Pierre de Médicis pour s'opposer à l'invasion, jugèrent qu'il avait follement sacrifié leurs intérêts. Toutefois ce n'était pas là le vrai motif de leur ressentiment. Depuis quelques années, ils supportaient avec peine, avec impatience, l'autorité de la maison des Médicis, et, surexcités par les déclamations dutrop fameux Savonarole, ils ne cherchaient qu'une occasion favorable pour en secouer le joug. — Une députation de cinq Florentins, au nombre desquels se trouvait le religieux démagogue, fut envoyée au roi Charles VIII pour le prier de modérer la rigueur de ses conditions. Le prince fut inexorable. — De son côté, Pierre, voyant le flot de la sédition grossir de jour en jour à Florence, résolut de rentrer dans la ville pour prévenir le mal, si la chose était encore possible, et il engagea Paul des Ursins, son proche parent, à l'y accompagner avec un corps de troupe qu'il commandait. Il

Digitized by Google

y fut reçu par des insultes et des coups, et ne dut son salut qu'à une prompte retraite. En vain le cardinal, que les Florentins aimaient encore, s'efforça de calmer l'effervescence populaire, le charme qui si longtemps avait accompagné le nom glorieux des Médicis n'était plus. On sonna le tocsin, on mit en liberté les prisonniers, une foule innombrable s'attroupa dans les rues, les projectiles volaient des fenêtres et des toits, Pierre sortit précipitamment de Florence et se dirigea vers Bologne, où le cardinal le rejoignit après avoir une dernière fois tenté vainement d'apaiser l'agitation du peuple.

Charles VIII était arrivé à Pise dès la fin d'octobre. Il quitta cette ville le 11 novembre, marcha sur Florence et y entra paisiblement le 17 du même mois. A son arrivée les magistrats et les principaux habitants vinrent le recevoir et l'accompagnèrent à l'église de Sancta-Maria del Fiore, où il fit sa prière devant le maître-autel. Il se rendit ensuite au palais des

Digitized by Google

Médicis, que l'on avait superbement orné et disposé pour sa résidence. Quelques jours après, Laurent et Jean, fils de Pierre-François de Médicis, rentrèrent à Florence et furent réintégrés dans tous leurs droits, tandis que Pierre et le cardinal, fugitifs et errants, cherchaient de ville en ville un refuge, qu'on ne leur accordait qu'avec peine et comme par charité.

Mais les conditions que Charles VIII voulut imposer à la ville soulevèrent contre lui tout le peuple. Il avait pris et annoncé la détermination d'y faire exercer, par des hommes de son choix, l'autorité souveraine. Les magistrats déclarèrent nettement que jamais ils ne signeraient des dispositions qui priveraient leurs concitoyens de leurs droits, et qui fourniraient aux rois de France un prétexte pour considérer les Florentins comme leurs vassaux. L'armée se réunit aux magistrats; on jura de mourir plutôt que de se soumettre à la servitude. Cette impo-

Digitized by Google

sante manifestation adoucit Charles VIII; il fut seulement stipulé que les citoyens des deux États jouiraient des mêmes priviléges, les uns dans le pays des autres; qu'à son titre de roi de France Charles VIII ajouterait celui de restaurateur et de protecteur des libertés de Florence; que la République offrirait au roi, comme un témoignage de reconnaissance, un don de cent vingt mille florins; que les forteresses et les places remises aux Français seraient rendues aux Florentins, sous des conditions qui furent spécifiées; que les citoyens de Pise rentreraient sous la domination de Florence, et qu'une amnistie leur serait accordée pleine et entière; que le séquestre apposé sur les biens du cardinal de Médicis et de ses frères Pierre et Julien serait levé, mais que les propriétés des deux cadets serviraient d'hypothèque pour les dettes de l'aîné; que les trois Médicis ne pourraient s'approcher de Florence à plus d'une certaine distance, qui serait de deux cent milles pour Pierre

Digitized by Google

et de cent pour le cardinal et Julien; enfin, qu'Alphonsine des Ursins jouirait de son douaire. Ce traité fut signé le 25 novembre et ratifié le lendemain dans l'église de Santa-Maria del Fiore, à l'issue d'une messe solennelle, et Charles donna sa parole de roi d'en observer fidèlement les conditions [1].

Les Florentins espéraient qu'aussitôt le traité conclu le roi de France sortirait de leur ville. Comme il continuait à leur inspirer de vives alarmes, ils lui députèrent Savonarole. Le discours de l'ardent Dominicain produisit sur l'esprit de Charles l'effet qu'on en avait attendu. Il fut d'ailleurs puissamment corroboré par les instances du fidèle d'Aubigny, qui représenta

[1] *Sub Verbo regis.* — Nardi, *Hist. Fior.*, lib. II, p. 16. On conserve à Venise l'original de ce traité, sous le titre de *Capitula et conventiones inter Carolum VIII, regem Francorum, et populum florentinum, Florentiæ, die* XXVI *novembris MCCCCXCIV, jurata in ecclesia cathedrali, per ipsum regem et priores dictæ civitatis. apud altare majus, post missæ celebrationem.* — Vid, Morelli, mss. lat. *Bib. Nanianæ*, p. 125. Ven. 1776.

Digitized by Google

que tant de délais procuraient aux ennemis le loisir de se concerter sur leurs moyens de défense. Le monarque donna donc l'ordre du départ, et le 28 novembre il quitta Florence, à la grande satisfaction des habitants. De la Toscane, l'armée française entra, sans éprouver la moindre résistance, dans les États de l'Église, et s'empara d'Aquapendente, de Viterbe, et d'autres places qui furent livrées au pillage. — Pierre de Médicis, trompant la vigilance des Vénitiens, s'enfuit de leur territoire, traversa rapidement la marche d'Ancône et la Romagne, et parut tout à coup dans le camp des Français, où le roi l'accueillit avec la plus grande bonté.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Charles VIII à Rome. — Il s'avance sur Naples. — Mort de Zizim, frère du sultan Bajazet

A mesure que le roi de France approchait de Rome, il s'apercevait que la terreur de ses armes l'avait devancé dans les provinces où il entrait, et que les dispositions des habitants lui étaient peu défavorables. Les troupes napolitaines, inférieures en nombre et en force, s'étaient retranchées sur les rivages du Tibre, non loin des remparts de la capitale du monde chrétien. Alexandre VI, effrayé des menaces de Charles VIII, s'empressa de lui envoyer une députation chargée de lui proposer une trève de la part du roi de

Digitized by Google

Naples et de la sienne. Mais le prince déclara hautement qu'il n'accorderait ni trêve ni suspension d'armes. Toutefois, comme la bienveillance du Pape était à considérer, il lui envoya le duc de la Trémouille et le président Gannay, accompagnés des cardinaux Ascagne Sforce et Prosper Colonne. — Ces deux derniers, dans l'agitation du premier moment, furent saisis par la foule et maltraités; la Trémouille et Gannay furent arrêtés eux-mêmes, et ne durent leur liberté qu'aux ordres formels d'Alexandre VI. Le Pape, épouvanté par les forces qui arrivaient du dehors et par les factions intestines, renoua les négociations, et, dans l'impuissance où il était d'arrêter la marche des Français, pour prévenir de plus grands malheurs il consentit à recevoir Charles VIII à Rome. — Le roi fit donc son entrée dans la ville, le dernier jour du mois de décembre de l'année 1494, pendant que Ferdinand en sortait du côté opposé, pour se replier sur Naples.

Digitized by Google

Malgré les promesses et les protestations du roi de France, le Pontife crut devoir prendre les mesures que conseillait la prudence en pareil cas, et, quittant son palais, il alla se fixer au château Saint-Ange. Cette retraite faillit lui devenir funeste, car ses ennemis en profitèrent pour tenter de le perdre dans l'esprit du prince. Mais Charles VIII avait trop besoin de l'appui d'Alexandre, et, après de longues délibérations, un traité d'alliance et d'amitié fut conclu. Le Pape dut consentir à laisser au roi Civita-Vecchia et les autres forteresses de l'État de l'Église, jusqu'à ce qu'il eût achevé l'expédition de Naples, qu'il n'était plus possible d'arrêter. De son côté, le roi de France s'engageait à soutenir le Pape, à lui faire obédience en personne, à le traiter avec tous les égards dus à son rang et à sa dignité. Il fut convenu que le cardinal de Valence, César Borgia, accompagnerait Charles VIII en qualité d'otage pendant la campagne, et que Djem ou Zizim, frère de Bajazet,

Digitized by Google

serait confié aux soins du roi, qui le ferait garder à Terracine. Mais la somme de quarante mille ducats, que le sultan payait annuellement au Pontife, lui fut expressément réservée. Ce traité conclu, le Pape et le roi Charles eurent ensemble une entrevue dans les jardins du palais pontifical. — Comme le Pape approchait, le prince fléchit deux fois le genou. Mais Alexandre ne voulut pas qu'on lui rendît les honneurs accoutumés; s'avançant près de Charles, il s'empressa de l'arrêter et l'embrassa. Cependant, lors de sa réception publique, le monarque français voulut, de son plein gré, se conformer à toutes les cérémonies d'usage; fils respectueux de l'Église jusqu'à cette heure, il rendit en toute humilité ses hommages au Saint-Siége.

Durant le cours de ces négociations, Charles VIII avait tout mis en œuvre pour obtenir du Pape l'investiture du royaume de Naples. Alexandre lui répondit comme il avait répondu précédemment à ses en-

Digitized by Google

voyés, et ne voulut jamais consentir à une demande qu'il ne pouvait accorder sans injustice.

Guichardin prétend néanmoins que les faits ne se passèrent pas de la sorte, et que le Pontife donna l'investiture du royaume de Naples à Charles VIII, malgré ses serments et sa foi : « *Investissi lo il pontefice del regne di Neapoli* [1] ». Mais cet historien s'est trompé. Une seule remarque suffira pour en convaincre. L'investiture prétendue dont il parle présente la date du 8 septembre 1494; or ce ne fut que quatre mois plus tard que Charles entra dans Rome.

Un écrivain moderne prétend bien autre chose. Il cherche à prouver que non seulement le Pape se soumit aux exigences du monarque français, mais qu'il alla même jusqu'à le déclarer empereur de Constantinople, lorsqu'il lui livra Zizim. Pour appuyer cette assertion, qui ne se

[1] Guieciard, *Storia d'Italia*.

Digitized by Google

trouve dans aucun historien contemporain, il produit un document qui consiste en un acte passé devant deux notaires publics, et par lequel André Paléologue transfère à Charles VIII l'empire d'Orient. Cette pièce, dit-il, a été découverte par le duc de Saint-Aignan, ambassadeur de France à Rome au XVII^e^ siècle, et envoyée par le Pape à Louis XIV. Mais nous savons que l'acte en question, rigoureusement examiné, a été reconnu faux et controuvé. D'ailleurs, six ans après que se serait passé ce contrat, Paléologue fit son testament et légua ses droits à Ferdinand et à Isabelle, souverains des Espagnes. Or, est-il croyable qu'il eût agi de la sorte, s'il eût précédémment disposé de son empire? Ce nouvel arrangement n'aurait-il pas soulevé des réclamations, et l'histoire n'en aurait-elle pas parlé?

Tout le temps que Charles VIII séjourna à Rome, c'est-à-dire l'espace d'un mois environ, il se considéra comme souverain de cette ville, rendant la justice et punis-

Digitized by Google

sant les coupables de sa propre autorité. Ce n'était pas ce qu'il avait promis.

Cependant à Naples s'accomplissait un évènement qui devait avoir des suites bien funestes pour le royaume. Alphonse, instruit des progrès de l'armée française, et effrayé des symptômes de mécontentement qui se manifestaient parmi ses sujets, résolut de résigner sa couronne à Ferdinand son fils et de chercher sa propre sûreté dans la fuite. En conséquence il manda son secrétaire Pontanus, et en présence de Frédéric, son frère, et de plusieurs de ses comtes et barons, il lui dicta un acte formel d'abdication. Puis il quitta secrètement la ville, se rendit au port accompagné de quelques personnes de confiance, y trouva quatre galères chargées de ses effets les plus précieux, y monta précipitamment et s'enfuit en Sicile.

Ferdinand II n'imita pas les injustices et les cruautés de son père. En montant sur le trône, il mit en liberté tous les nobles qu'avait fait emprisonner Alphonse,

Digitized by Google

rendit aux légitimes propriétaires les domaines qui leur avaient été ravis arbitrairement, et accorda de grands priviléges à tous les Napolitains. Malheureusement ces sages mesures venaient se réaliser trop tard. Les partisans des Français s'étaient trop avancés pour reculer, et dans leur nombre se trouvaient les principaux officiers de l'État. — La crainte d'ailleurs agissait plus fortement sur les esprits que l'exemple et la générosité du prince. Toutefois Ferdinand parvint à réunir un corps d'environ six mille hommes, dont il confia le commandement à Jean-Jacques Trivulce, guerrier très distingué, et à Nicolas des Ursins, comte de Pitigliano. — Puis il conduisit sa petite troupe à San-Germano, place forte et considérée alors comme une des clefs du royaume. En même temps il annonça publiquement la résolution où il était de défendre ses droits jusqu'au dernier moment, et il est même à présumer que, sans la perfidie et la lâcheté de ses lieutenants, il eût fait

Digitized by Google

une résistance, sinon victorieuse, du moins très honorable.

A l'instant où il sortait de Rome pour s'avancer sur Naples, Charles VIII apprit l'abdication d'Alphonse. Quelques jours après, Zizim, son prisonnier, termina sa vie infortunée. — Cette mort a été le sujet de bien des commentaires et de plus d'une calomnie. Les uns ont prétendu qu'Alexandre VI l'avait fait empoisonner avant de le livrer au roi, d'autres ont soutenu que la fin prématurée du prince avait été occasionnée par la négligence de ceux auxquels il avait été confié. Dans les *Memorie Istoriche de' Monarchi Ottomani*, Sagredo rapporte que Zizim mourut à Terracine, trois jours après qu'il fut livré à Charles VIII, et qu'il avait été empoisonné par Alexandre VI, à qui le sultan Bajazet avait promis pour prix de ce crime une somme prodigieuse. — Guichardin prétend aussi que Zizim fut empoisonné à l'instigation du Pape, et, selon lui, ce fut à Naples que mourut ce

Digitized by Google

prince. — Corio, d'accord avec l'historien précédent sur l'endroit où mourut Zizim, dit que sa mort fut la suite du peu de soin que le monarque français prit de son captif. Pourquoi tous ces écrivains sont-ils partagés de la sorte sur un évènement qui dut néanmoins occuper beaucoup les esprits à l'époque où il arriva? Ne serait-on pas tenté de dire que chacun d'eux a voulu faire l'histoire à sa façon? Pour être dans le vrai, nous dirons que la fin de Zizim ne doit être attribuée ni au poison, ni au mauvais vouloir du roi de France. — Si nous en croyons des récits du temps qui nous paraissent autrement dignes de foi que ceux de Guichardin, de Sagredo, de Corio, de l'effronté journaliste Burchard, Zizim était un prince vil, corrompu, passant les jours et les nuits dans les orgies et la débauche. Usé par le vice, il ne conservait plus qu'un faible souffle de vie. Quand il fut livré à Charles VIII, sa santé déjà languissante dépérit visiblement par le changement de

Digitized by Google

lieu, par les fatigues de la route, par les chagrins de la solitude et de la captivité. Dans cet état, il fut attaqué subitement d'une cruelle dyssenterie qui, jointe aux causes que nous venons de mentionner, l'emporta en quelques jours. Au reste, on peut consulter sur ce fait les savantes recherches publiées nouvellement par M. de Mathias, célèbre critique romain, où l'on trouve solidement établi ce que nous venons de rapporter.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Charles VIII à Naples. — Son couronnement. — Sa fuite. — Révolution dans le royaume.

La marche des Français vers la capitale du royaume de Naples fut signalée par des excès de tout genre. Les places de Montefortino et de Monte San-Giovanni furent emportées de vive force après quelques jours de siége. Le roi, dans la crainte que le chemin de sa capitale ne lui fût coupé par les ennemis, quitta tout à coup son camp de San-Germano et se retira vers le midi. L'armée française avançait si rapidement, que Ferdinand, en opérant sa retraite, fut obligé de lui laisser une partie de son artillerie. Arrivé à Capoue, il apprit

Digitized by Google

que Naples était le théâtre de discordes qui réclamaient sur-le-champ sa présence. Laissant donc le commandement de ses troupes à Trivulce, il s'y rendit en toute hâte, dans l'espoir d'arrêter la sédition. Il pensait reparaître dès le lendemain à la tête de sa petite armée; mais à peine avait-il quitté le camp, que son général, traitant avec Charles VIII, livra la place au prince et se rangea sous son étendard. Cette lâche et indigne trahison décida du sort du royaume. Les Napolitains, gagnés depuis longtemps à la cause du roi de France, ne dissimulèrent plus leurs intentions. Toute résistance de la part de Ferdinand était désormais impossible. Le prince se rendit au Château-Neuf, et, rassemblant ceux de ses sujets qui ne l'avaient pas abandonné, il leur expliqua les motifs qui l'avaient fait monter sur le trône, leur exprima quelle vive douleur il ressentait de n'avoir pu réparer les maux causés par l'administration de ses prédécesseurs, délia ses peuples du serment de fidélité

Digitized by Google

qu'ils lui avaient prêté si récemment, et leur permit d'entrer en pourparlers avec le monarque français pour leur sûreté particulière et le maintien de leurs priviléges. Des sentiments si généreux émurent tous les cœurs ; mais l'espoir d'arrêter le torrent qui grondait s'était évanoui. Le roi, craignant que les insurgés napolitains ne se saisissent de lui pour le livrer à Charles VIII, quitta la ville accompagné de Frédéric, son oncle, de la reine douairière de Naples, veuve de Ferdinand Ier, et de Jeanne, fille de cette princesse. Il s'embarqua pour Ischia, petite île située à trente milles du rivage, et se résignant à la volonté du Ciel, on l'entendit répéter avec le Psalmiste : « Si Dieu ne garde la » ville, c'est vainement que les hommes » essaient de la défendre. »

Le 22 février 1495, Charles VIII fit son entrée à Naples au milieu des cris de joie d'une aveugle multitude. Ceux mêmes sur lesquels les princes de la maison déchue avaient répandu le plus de bienfaits furent

Digitized by Google

les premiers à donner des marques d'attachement au nouveau monarque. Mais l'ingratitude est le partage des âmes vénales et des flatteurs. — Charles, après avoir rendu grâces à Dieu devant l'autel de la cathédrale, fut conduit au Castel-Capuano, ancienne résidence des princes de la maison d'Anjou, car le Château-Neuf, laissé par Ferdinand sous la garde du marquis de Pescaire, Alphonse d'Avalos, n'était pas prêt à se rendre. Les barons napolitains vinrent saluer le roi. Des députés arrivèrent, au nom des provinces et des villes les plus éloignées, pour se soumettre à son autorité. Enfin, treize jours seulement après son départ de Rome, Charles VIII était reconnu et proclamé roi de Naples.

Cette nouvelle fut accueillie diversement par les différents princes d'Italie. — Alexandre VI garda le silence sur un événement auquel il était tout à fait étranger. Il se contenta de dire par plaisanterie : « Les Français ont parcouru l'Italie

Digitized by Google

avec des éperons de bois, et ils en font la conquête avec de la craie, » faisant allusion à une coutume des officiers de cette nation, qui, dans leurs courses de chevaux, se servaient de morceaux de bois aiguisés au lieu d'éperons, et à l'emploi que faisaient de la craie les maréchaux-des-logis de l'armée pour marquer les maisons où devaient loger les soldats.

Il restait à soumettre les deux plus fortes places de la ville, le Château-Neuf et le Château de l'Œuf. Le premier se rendit après trois jours de siége, mais l'autre résista plus longtemps. Les Français furent obligés de battre en brèche pendant plusieurs jours, et d'amener sous les murs toute leur artillerie. Enfin après une canonnade non interrompue de trois jours et trois nuits, pendant lesquels on envoya dans la place une quantité prodigieuse de boulets, la garnison capitula, le 13 de mars, et se rendit à condition de pouvoir se retirer où elle jugerait convenable.

Digitized by Google

Au milieu de ces triomphes, le roi victorieux n'était pas tranquille. Ferdinand II avait donné des preuves de courage et de résolution, et il était à présumer qu'il saisirait la première occasion pour rentrer dans ses États. Charles fit donc demander à Frédéric, oncle du jeune prince, une entrevue à Naples, et lui proposa pour son neveu et toute sa famille des domaines magnifiques en France, si Ferdinand consentait à lui résigner ses droits au royaume de Naples. Frédéric répondit qu'il connaissait assez les sentiments du prince à ce sujet pour pouvoir affirmer que jamais il ne consentirait à un pareil marché. Après une nouvelle conférence tout aussi infructueuse que la première, Frédéric sortit de la ville et s'en retourna près du noble exilé, qui l'attendait à Ischia, impatient de connaître l'objet et le résultat de l'entrevue.

Ferdinand, comme on l'avait prévu, s'occupa dès lors avec une admirable activité d'aviser aux moyens de rentrer

Digitized by Google

dans ses États. Quittant sa retraite, il fit voile pour la Sicile. Il trouva son père à Messine, et ils se consultèrent ensemble sur les mesures qu'il convenait de prendre pour relever leur maison tombée. Il fut décidé qu'on chercherait à engager par tous les moyens possibles le roi d'Espagne à s'intéresser à leur cause, et Bernard Bernaudo, secrétaire de la couronne, fut chargé de cette mission. Le roi d'Espagne avait sur le royaume conquis par les Français des droits pour le moins aussi valables que ceux de Ferdinand et de sa maison, puisqu'il était légitime héritier d'Alphonse Ier, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile, tandis que Ferdinand Ier, aïeul d'Alphonse II et premier roi de Naples, n'en était que le fils naturel. Il est vrai que ce dernier en avait obtenu l'investiture de son père et que le roi d'Espagne avait depuis longtemps acquiescé à ce démembrement. Mais, à mesure que la puissance de la famille régnante avait décliné, la force et les ressources de la

Digitized by Google

branche d'Espagne s'étaient accrues d'autant, et l'on pouvait craindre que le prince qui en était alors le chef ne songeât à revendiquer des droits qu'il avait jusqu'alors négligés. Quoi qu'il en soit, la négociation fut suivie de l'issue que désiraient Ferdinand II et son père, et le monarque espagnol envoya en Italie le célèbre Gonzalve de Cordoue à la tête d'un puissant armement.

En même temps se formait au nord de l'Italie contre Charles VIII une ligue imposante que les princes qualifiaient du titre plus ou moins légitime de ligue sainte. Louis Sforce, le principal instigateur de l'expédition française, fut aussi le premier auteur de la coalition. — Ce prince fourbe et méchant avait, même avant l'arrivée de Charles VIII à Naples, entamé des négociations avec le sénat de Venise à l'effet de couper au roi la retraite vers France. — La ligue sainte fut conclue à Venise dans les derniers jours de mars de l'année 1495; c'était la confédération la

Digitized by Google

plus formidable qu'on eût vue jusqu'alors en Europe. Alexandre VI, irrité de la mauvaise foi de Charles, qui n'avait pas craint de violer les promesses par lui faites au pontife, ne s'opposa pas à cet arrangement. La république de Venise, le duc de Milan, le roi d'Espagne, l'empereur, les différents États de l'Italie, y accédèrent de même et promirent leur concours. Il n'y eut que le duc de Ferrare et la république de Florence qui refusèrent d'entrer dans la ligue et d'adhérer à la convention.

D'un autre côté, les Napolitains commençaient à se lasser du séjour des Français dans leur ville. Les principaux barons du royaume, au lieu d'obtenir ces faveurs qu'ils avaient espérées en récompense de leur prompte soumission, furent privés de leurs offices et de leurs terres, qui, à deux ou trois exceptions près, devinrent le partage des généraux et des courtisans du roi de France. Les soldats, dispersés dans les différentes provinces, foulaient

Digitized by Google

aux pieds et la décence, et l'honneur, et l'humanité. On murmurait de toutes parts ; les esprits s'échauffaient. De plus la formation de la ligue sainte était bien de nature à tourmenter le prince. Il comprit qu'il ne devait plus compter sur ses alliés de tout-à-l'heure, que la retraite était nécessaire et qu'il ne lui restait plus qu'à s'ouvrir par la force des armes un passage à travers l'Italie. Cependant, toute fâcheuse que fût sa position, il ne voulut partir qu'après s'être fait couronner solennellement roi de Naples. Il tenta donc de détacher par promesses et par argent le pape Alexandre VI de la confédération formée contre lui, et lui fit demander encore une fois l'investiture et la couronne. Mais, ce que le pontife avait refusé quand Charles VIII était triomphant, pouvait-il l'accorder lorsqu'il voyait ce prince réduit à prendre la fuite ? Benedetti, dans son *Fatto d'arme del Taro*, dit que le Pape refusa positivement d'acquiescer à la demande du roi de France, qui le menaça

Digitized by Google

en conséquence de bouleverser l'Italie et les États de l'Église. Les récits des annalistes français confirment ceux des auteurs italiens. — André de la Vigne, qui a écrit jour par jour tous les détails de l'expédition française, ne parle ni d'investiture ni de couronnement. Enfin la retraite d'Alexandre VI lorsque Charles entra pour la seconde fois à Rome, est une nouvelle preuve que ce pontife ne se rendit aucunement aux désirs du monarque.

Charles VIII, trompé dans son attente, résolut de se passer de la formalité qu'il ne pouvait obtenir, et le 21 du mois de mai il fit dans la ville de Naples une entrée publique et solennelle en qualité de roi de France, de Sicile et de Jérusalem, accompagné des principaux seigneurs français et napolitains et de plusieurs barons des différents États de l'Italie. Il avait la couronne en tête et portait le manteau impérial. Dans sa main droite il tenait la boule d'or, orgueilleux emblème de la souveraineté universelle, et dans sa

Digitized by Google

main gauche le sceptre des rois. Il marchait sous un dais précieux, soutenu par quelques uns des principaux seigneurs napolitains. Le duc de Montpensier le précédait comme lieutenant-général et vice-roi des États récemment conquis. Le monarque descendit à la cathédrale, s'approcha de l'autel, et jura de maintenir les droits et les priviléges de ses nouveaux sujets, qui lui prêtèrent serment de fidélité.

En sortant du royaume dont il venait de prendre ainsi possession, Charles crut devoir y laisser une partie de ses troupes sous le commandement de ses plus habiles généraux. Il leur promit de leur faire passer tout ce dont ils auraient besoin et de revenir bientôt lui-même à la tête d'une armée plus nombreuse. Il remit le gouvernement de la capitale au duc de Montpensier. D'Aubigny fut nommé grand connétable du royaume et commandant de toute la Calabre. La défense des places fortes fut confiée aux généraux les plus

Digitized by Google

expérimentés. Le roi quitta Naples le 20 mai 1495 et prit le chemin de Rome. Le Pape ayant appris l'arrivée des Français, sortit de la ville et se retira à Orviette. Charles VIII, après avoir fait sa prière devant le maître-autel de l'église de Saint-Pierre, s'empressa de continuer sa marche et entra le 5 juin à Viterbe. Arrivé à quelque distance de Sienne, il vit s'avancer vers lui une députation des principaux citoyens qui le conduisirent dans leur ville. Il y fut comblé d'honneurs et y passa plusieurs jours. C'est là qu'il reçut des nouvelles de la ligue qui s'était formée contre lui. Philippe de Comines arrivait de Venise, et le roi le questionna gaîment en apparence sur les préparatifs qui se faisaient pour s'opposer à son retour. Philippe ne répondit pas d'une manière qui pût dissiper les alarmes du monarque. Il lui dit que le sénat lui avait affirmé que les forces combinées pouvaient s'élever à quarante mille hommes, qui se tiendraient à la vérité sur la défensive, et qui ne pas-

Digitized by Google

seraient l'Oglio qu'au cas où le prince attaquerait le Milanais. De Sienne, Charles VIII pensait se diriger sur Florence; mais les dispositions des Florentins le firent changer d'avis, et il tourna vers Pise. Après y avoir séjourné six ou sept jours, il s'avança par Lucques et par Santa-Piétra vers Sarzane, où il apprit que les Génois étaient disposés à s'affranchir de la domination du duc de Milan. En conséquence il leur envoya cent vingt hommes d'armes et cinq cent fantassins commandés par le duc de Bresse. La flotte française sortit du port de Naples pour seconder l'entreprise; mais ce coup de main ne réussit pas : la flotte fut battue, et les vaisseaux furent pris à Rapallo. Même le duc de Bresse n'échappa qu'à grand'peine à la captivité ou à la mort.

L'avant-garde des Français était conduite par le maréchal de Gié, qui avait Trivulce pour lieutenant. Elle comptait éprouver quelque résistance à Pontremoli, place avantageusement située au

Digitized by Google

pied de l'Apennin, et défendue par une assez forte garnison. Mais cette ville se rendit sans qu'on eût besoin de l'attaquer. L'armée principale suivait de près, lorsque Charles avec toutes ses troupes arriva dans les plaines de la Lombardie. C'est alors qu'il aperçut à la distance de quelques milles devant lui les tentes et les pavillons des nombreux alliés réunis pour lui couper la retraite. Le commandement de toutes ces forces était entre les mains de François de Gonzague, marquis de Mantoue. Ce général avait pour lieutenant Adolphe, son oncle, guerrier recommandable par ses sentiments d'honneur et par une expérience consommée. L'armée confédérée occupait les éminences et s'était surtout fortifiée sur le bord du Taro, l'une des nombreuses rivières qui descendent des Apennins et vont se jeter dans le Pô entre Parme et Plaisance. Les Français se retranchèrent dans Fornoue, petite ville à quelque distance du camp ennemi. De là le maréchal de Gié fit

Digitized by Google

demander passage aux alliés, et le roi réitéra cette demande à son arrivée. Mais elle fut absolument rejetée. On répondit qu'on ne pouvait rien accorder, à moins que le roi ne mît bas les armes, et ne consentît à rendre au duc de Milan la ville de Novarre et au Pape les différentes places des États de l'Église où il y avait garnison française.

Le combat devenait inévitable et les deux armées s'y disposèrent, chacune de son côté. Sur le soir de ce jour un parti de hussards au service des Vénitiens, s'étant approché du camp du roi, engagea une escarmouche avec un détachement, qu'il dispersa presque subitement. La nuit empêcha de continuer. Le lendemain l'avant-garde française eut ordre de passer la rivière avec son artillerie. Vint ensuite la cavalerie, au centre de laquelle était le prince, accompagné du duc de la Trémouille. L'arrière-garde, qui traînait les bagages, était commandée par le comte de Foix. — Lorsque l'armée commença de

Digitized by Google

traverser le Taro, les colonnes italiennes s'ébranlèrent et se mirent en marche. Le maréchal de Gié s'avança sans être fortement inquiété, mais le roi, vivement pressé par le marquis de Mantoue, pensa plusieurs fois tomber au pouvoir des Italiens. Son proche parent, le bâtard de Bourbon, fut fait prisonnier à vingt pas de là. Gonzague fit un massacre horrible, et si les alliés eussent suivi les conseils qu'on leur donnait, ils eussent à jamais ruiné l'influence que les Français avaient exercée jusqu'alors en Italie. Mais la soif du pillage était le principal mobile pour beaucoup des confédérés, et quand ils l'eurent une fois assouvie, ils ne songèrent plus qu'à se mettre en sureté par la fuite. Charles VIII perdit une quantité prodigieuse de butin; toutefois, comme il avait effectué son passage, il s'attribua sans difficulté l'honneur de la victoire.

Le roi de Naples n'eut pas plus tôt appris le départ de l'ennemi, qu'il fit à la tête d'environ six mille hommes levés à la hâte

Digitized by Google

en Sicile, et soutenus par un détachement de troupes espagnoles sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, une descente en Calabre. Mais le fameux d'Aubigny avait pris ses mesures, et Ferdinand fut obligé de se retirer. — Alors il se dirigea du côté de Naples, dans l'espérance que ses anciens sujets, dont il avait gagné l'affection, feraient quelque mouvement en sa faveur. En effet, il eut communication de la bonne volonté des Napolitains, et le duc de Montpensier étant sorti de la ville pour marcher à la rencontre du roi, les habitants prirent les armes, fermèrent les portes aux Français, et les ouvrirent à leur légitime souverain, qui fit, au milieu des plus vives acclamations, son entrée dans une ville dont il était sorti en fugitif il y avait peu de mois.

Cependant les Français étaient toujours maîtres des deux forteresses de Naples, le Château-Neuf et le Château de l'Œuf. Ils ne tardèrent pas à les perdre, et le lieutenant-général, contraint de quitter les envi-

Digitized by Google

rons de la ville, courut s'enfermer à Salerne. Là son armée s'étant grossie des bandes de plusieurs partisans, il revint sur ses pas, défit un corps de troupes Aragonaises et remplit la capitale d'une telle épouvante, que le roi se vit encore une fois sur le point de chercher sa sûreté dans la fuite. Par bonheur le Pape lui envoya dans ces mêmes jours un renfort, et les deux Colonne Prosper et Fabrice arrivant sur ces entrefaites, il reprit courage. Capoue et Naples rentrèrent sous son obéissance. Le duc de Montpensier se retrancha dans la citadelle d'Atella, et d'Aubigny, comptant toujours sur les secours que Charles VIII avait promis de lui faire passer, resta dans la Calabre. Mais le prince, une fois rentré dans ses États, eut bien vite oublié les fidèles serviteurs qu'il avait laissés en Italie. Trop faibles pour se soutenir, ceux-ci se virent obligés de signer une honteuse capitulation, et mirent bas les armes. Montpensier mourut à Pouzzoles. D'Aubigny fut plus heureux : il parvint à re-

Digitized by Google

gagner la France. Sur six mille hommes de troupes, deux mille à peine rentrèrent dans leur patrie; les maladies, la famine, la peste emportèrent le reste. — Telle fut l'issue de cette fameuse expédition, suggérée par un orgueil puéril et conduite d'une manière insensée. Les Français perdirent leur conquête plus vite encore qu'ils ne l'avaient faite, et la France, loin d'y gagner, y dissipa ses ressources et y perdit ses meilleurs soldats. A d'autres égards, cette entreprise renversa les barrières que la nature avait élevées entre les différents États de l'Europe pour en assurer la tranquillité, en même temps qu'elle ouvrit un champ plus vaste à l'ambition des princes et aux malheurs qu'elle ne manque jamais d'enfanter.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Jérome Savonarole.

Pendant ce temps se passaient à Florence des événements dont l'histoire n'offre peut-être pas deux exemples. Jérome Savonarole en était le héros.

Il était né à Ferrare, le 21 septembre 1452. « Enfant, il aimait l'étude et la prière, les couvents et surtout la blanche soutane des Dominicains, les grands prédicateurs de l'époque. — Quand l'un d'eux montait en chair, on était sûr de trouver Jérome, debout en face de l'orateur, dont il suivait tous les mouvements. Un jour qu'il assistait au sermon que faisait un frère, il se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme par

Digitized by Google

les paroles du prédicateur, et résolut d'abandonner le monde pour s'ensevelir dans la solitude d'un monastère; il avait alors vingt-deux ans. Sans rien dire à ses parents, il quitte Ferrare, le 24 avril, prend la route de Bologne et vient frapper à la porte du couvent de Saint-Dominique. Quelque temps après, il recevait l'habit clérical et écrivait à son père : M'aimez-vous, ou non? Si vous m'aimez, comme j'en suis convaincu, vous savez qu'il y a en moi deux substances, l'âme et le corps. Préférez-vous le corps à l'âme? Vous direz que non, parce que sans cela vous ne m'aimeriez pas réellement; vous aimeriez en moi la plus vile partie de moi-même; mais si vous préférez en moi l'âme au corps, vous approuverez le parti que j'ai dû prendre [1]. »

Obligé de se réfugier à Florence, Savonarole vint au couvent de Saint-Marc, et partagea son temps entre la confession et

[1] M. Audin, *Histoire de Léon X.*

Digitized by Google

la prédication. Par goût il quitta bientôt le tribunal de la pénitence pour la chaire : il comprenait sa vocation.

« Son discours, en effet, captive, entraîne, atterre. Il est beau, il est grand dans la tribune sainte ; sa voix est la voix d'un prophète, sa parole est la parole d'un évangéliste. Il est admirable aussi dans la solitude du cloître, assis à l'ombre des rosiers odorants de Damas, ayant pour temple les champs et les jardins, pour pavillon le ciel, pour auditeurs des frères aux longs manteaux blancs, qui le supplient en grâce de laisser tomber de son cœur quelques unes de ces paroles brûlantes qui ravissent l'âme et la transportent comme par enchantement jusque dans les splendeurs du monde invisible.

« Savonarole en voulait aux Médicis, dont l'or, disait-il, avait corrompu la population florentine. Ayant été nommé prieur de Saint-Marc, on lui conseilla d'aller remercier le grand-duc. — Et pourquoi ? demanda le Père. — Qui m'a nommé

Digitized by Google

prieur, Dieu ou Laurent? Dieu n'est-il pas vrai?... Je n'irai pas au palais.

» Laurent prit le parti de venir au couvent. — Père, dit un frère à Savonarole, c'est une personne de distinction qui se présente au monastère. — Son nom? — Père, c'est Laurent de Médicis. — Et qui vient pour prier? Laissez-lui faire ses dévotions, je ne veux pas qu'on l'interrompe.

» Il faut que je le voie cependant, disait Laurent à Politien, et que je lui parle. Il imagina de faire déposer par son secrétaire un grand nombre de pièces d'or dans le tronc du couvent. Le frère en l'ouvrant jette un cri de surprise et de joie, et court raconter sa trouvaille au prieur. Il n'y avait qu'un prince et un prince comme le Magnifique qui pût faire des dons semblables. Laurent disait : Le prieur sera forcé de venir me remercier. Il se trompait. Jérome, en prenant une à une ces belles pièces, disait : Ceci pour les besoins de notre couvent, ceci pour les pauvres de Saint-Martin, ceci pour faire dire des messes

Digitized by Google

pour le salut du donateur. Ce fut là tout, il ne prononça pas même le nom de Laurent [1]. »

Quand Charles VIII arriva dans Florence, il exigea des citoyens cent vingt mille écus d'or dont il avait besoin pour continuer sa marche. Il avait donné vingt-quatre heures pour réaliser cette somme. On ne put la compléter, et le monarque en courroux menaçait de mettre la ville à feu et à sang. « On va frapper à la porte du moine. — J'irai trouver le roi, dit Jérome. D'abord les officiers refusent de l'admettre. Il revient à la charge. Voilà le religieux et le monarque en présence. « Savonarole, entr'ouvrant sa robe, découvre un crucifix qu'il avait apporté, et le promenant lentement devant l'œil du prince : Sire, lui dit-il, connais-tu cette image? C'est l'image du Christ mort pour toi, mort pour moi, mort pour nous sur la croix, et qui en mourant pardonnait à ses bourreaux. Si tu ne m'é-

[1] M. Audin, *Histoire de Léon X.*

Digitized by Google

coutes pas, tu écouteras du moins celui qui parle par ma bouche, et qui créa le ciel et la terre, le Roi des rois, qui donne la victoire aux princes, ses bien-aimés, mais qui punit ses ennemis et renverse les impies. Il t'humiliera dans la poussière, toi et les tiens, si tu ne renonces à tes projets homicides, si tu veux, comme tu l'as dit, réduire en cendres cette malheureuse cité, où il y a tant de serviteurs de Dieu, tant de pauvres innocents qui crient devant sa face, la nuit et le jour. Ces larmes désarmeront la majesté de mon Dieu; elles seront plus puissantes que toi et que tous tes canons. Qu'importe au Seigneur le nombre et la force? Connais-tu l'histoire de Sennachérib? Sais-tu que Moïse et Josué n'avaient besoin pour triompher que de quelques mots de prières? Nous prierons, si tu ne pardonnes. Veux-tu pardonner?

« En achevant, le Dominicain agitait devant la figure de Charles VIII l'image du Christ. Le prince, comme si cette image

Digitized by Google

eût été de feu, essayait de tourner la tête ; mais il était vaincu : il fit signe qu'il pardonnait. Et au sortir du palais, Savonarole annonçait au peuple réuni le succès de son ambassade, et criait aux riches : Apportez-moi des grains, du vin, des vêtements pour ce pauvre peuple, qui souffre de la faim, de la soif et du froid [1]. »

Les Médicis sont chassés de Florence et la ville a besoin d'un autre maître. Il faut au peuple un souverain. Car, dit Machiavel, de république le Florentin n'a pas même l'idée. Mais comment empêcher ce souverain de tomber dans la tyrannie ? Tel est le problème dont on cherche la solution. Cette solution demandée, c'est le frère de Saint-Marc qui la donnera. Savonarole renonce pour quelques jours à la chaire, se met à l'œuvre et improvise une constitution calquée sur celle de Venise. Elle est lue par lui à la cathédrale, devant le peuple et les magistrats. Dès lors, le moine est

[1] M. Audin, *Histoire de Léon X.*

Digitized by Google

tout ensemble prêtre, magistrat, juge et législateur. Rude tâche que celle qu'il s'est imposée ? Comment la remplira-t-il ? On le consulte à l'église ; on le consulte à la seigneurie ; il est l'homme de tous. — Nous devons le confesser : jusqu'ici tout dans sa vie est digne d'admiration. « Si vous l'entendiez en chaire, demander à son Dieu de prendre pitié de ce peuple florentin qui refuse de se convertir, vous vous sentiriez ému jusqu'au fond du cœur. Ecoutons-le donc un moment :

« O Italie ! ô princes de l'Italie ! ô prélats de l'église d'Italie ! je voudrais que Dieu vous eût tous rassemblés ici ; je vous montrerais qu'il n'est d'autre remède à vos maux qu'une conversion sincère. Et toi Florence, ne te souviens-tu plus que jadis je t'annonçais que tes grandes citadelles tomberaient, que tes grands murs s'écrouleraient, et que Dieu prendrait le cheval du vainqueur et le mènerait ici. Crois-moi, crois-moi : je te dis qu'il ne te servirait de rien de t'appuyer sur tes

Digitized by Google

grands rocs et sur tes hautes murailles ; je te dis, Italie, que tu n'as d'autre moyen de salut que de te convertir au Seigneur... Et toi, Florence ! tu devrais bien croire en moi, et tu n'y crois pas ! Fais pénitence, je t'en conjure ; autrement, gare à toi ! Gare à toi, Florence ! »

Mais Florence résistait encore. Ville de plaisirs sensuels, de joies mondaines, de spectacles bruyants, où vous la voyez étaler les robes de ses courtisanes, les chevaux espagnols de ses nobles, les bijoux émaillés de ses orfèvres, la soie de ses marchands, elle ne veut ni jeûner ni faire pénitence ; elle restera païenne. Mais le frère ne perd pas courage ; il recommence ses prières, ses adjurations, ses menaces. Il se jette aux pieds de ce crucifix où toujours il trouve de nouvelles consolations, et quelquefois des inspirations poétiques, qu'il confie à la marge du premier volume que le hasard place à ses côtés. Il a de nouveau recours à ses lamentables images, et, pour attendrir, il se met lui-même en scène.

Digitized by Google

« O ingrate Florence! O peuple ingrat, ingrat envers ton Dieu! j'ai fait pour toi ce que je n'aurais pas voulu faire pour mes frères charnels. Pour eux je n'aurais pas daigné parler à un seul de ces princes qui m'en priaient dans des lettres que je conserve au monastère. Pour toi, je suis allé à la rencontre du roi de France, et quand je me trouvai au milieu de ses soldats, je crus être tombé dans les profondeurs de l'enfer, et je lui dis des choses que tu n'aurais pas osé lui dire, et il s'apaisa. Et je lui dis des choses, à lui grand prince, que je n'aurais pas osé te dire à toi, et il m'écouta sans colère. Et ce que j'ai fait pour toi, Florence, m'a valu la haine des religieux et des séculiers. Mais que m'importe! convertis-toi, Florence... Fais ce que je t'ai dit : Crucifie-moi, lapide-moi; mais fais ce que je t'ai dit : tue-moi, je mourrai content.

» J'ai tout fait pour toi, parce que je t'aime à l'excès, parce que je suis fou de toi. O mon Dieu! ô mon Jésus crucifié!

Digitized by Google

Oui, je suis fou de ce peuple. Pardonnez-le moi, Seigneur [1]. »

Florence était ébranlée. Une révolution s'opéra.

Vous eussiez dit une ville des temps purs du christianisme. La prière a remplacé les fêtes mondaines, les salles de spectacle sont désertes, toutes les églises sont remplies. On n'entend plus dans les maisons, dans les rues, sur les places, que le chant pieux d'hymnes et de cantiques dont Jérome a retouché les paroles et la musique. — Le luxe, la coquetterie, la frivolité, le jeu, sont bannis de la ville. Des inquisiteurs établis par le frère en parcourent les rues chaque dimanche pour confisquer les cartes, les dés, les vêtements indécents ou mondains. Rencontrent-ils une jeune fille vêtue avec trop de coquetterie, ils l'arrêtent et lui disent : Au nom du Christ, roi de cette ville ; au nom de la Vierge Marie, sa mère ; au nom des saints anges, quittez

[1] M. Audin, *Histoire de Léon X.*

Digitized by Google

ces beaux habits, ou vous attirerez la colère du Ciel. Et la pauvre enfant, craintive et honteuse, vite s'en retourne au logis pour changer de robe. — Passent-ils devant la porte d'un banquier fameux, d'un usurier, d'un riche, d'un marchand, ils entrent et disent : Nous voici, donnez-nous *vos anathèmes*, c'est-à-dire, vos cartes, vos dés, vos harpes, vos sachets, vos poudres odorantes, vos glaces, vos nattes et vos frisures. Au nom de Dieu et de la sainte Vierge, donnez tout de suite.

Savonarole voulait offrir en holocauste toutes ces frivolités d'un monde sensuel. Un jour, il fait élever sur la place des Seigneurs un mât de trente brasses de hauteur, autour duquel sont disposées huit pyramides. La première contient les modes étrangères offensant la pudeur ; la seconde les portraits des belles Florentines, œuvres de la renaissance païenne ; la troisième des instruments des jeux ; la quatrième des instruments et des partitions de musique ; la cinquième des pommades

Digitized by Google

et autres cosmétiques; la sixième les œuvres des poètes érotiques anciens et modernes; la septième des travestissements, des barbes postiches, des masques; sur le sommet du mât se montrait la figure grimaçante du carnaval.

A dix heures du matin, une longue procession d'enfants vêtus de blancs, couronnés de guirlandes d'oliviers, tenant à la main des croix peintes en rouge et chantant des hymnes de la composition de Savonarole, traverse silencieuse et recueillie les rues de Florence. Toute la ville les accompagne... On arrive à la place des Seigneurs... Tout autour du mât se trouvaient entassés du bois, des sarments, des étoupes, pour le supplice du carnaval. Au signal donné, la flamme s'élève dans les airs, enveloppe l'arbre de ses tourbillons, consume, dévore toutes les pyramides *d'anathèmes*, tandis que le canon retentit dans le lointain, comme aux fêtes publiques, dominant et les fanfares joyeuses et les acclamations triomphantes d'un peuple

Digitized by Google

ivre d'enthousiasme. — Le paganisme renaissant était vaincu à Florence, et le frère Jérome, reprenant humblement le chemin du monastère, allait rendre grâces au Seigneur devant les saints autels.

Mais ce triomphe du religieux dominicain devait bientôt trouver un terme. Ce qui nous reste à raconter de son histoire est triste : sa vie fut trop longue de deux années, pendant lesquelles l'esprit qui l'avait animé jusqu'alors sembla s'être retiré de lui. Un moment suffit pour dissiper comme une vapeur légère tout le prestige dont si longtemps son nom avait été environné.

La constitution donnée par le frère aux Florentins portait, entre autres articles, que tout citoyen qui aurait été condamné pour délit politique pourrait en appeler au grand conseil de la nation. Cinq conspirateurs sont arrêtés et condamnés à la peine capitale. Ils en appellent au grand conseil, suivant la loi. Savonarole s'oppose à cet appel, et ils sont exécutés. Aussitôt l'indignation bouillonne dans tous les cœurs.

Digitized by Google

Du reste, le religieux démagogue, par ses invectives contre les vices d'abord, puis contre les personnes, s'était fait de nombreux ennemis. D'autre part on avait quelque raison de suspecter l'orthodoxie de ses sentiments en matière de foi. Souvent dans ses discours on avait remarqué certaines propositions peu conformes à la doctrine catholique. — Il avait donc aussi des adversaires dans le clergé fidèle. Enfin il venait de fouler aux pieds sa propre législation, de se constituer tyran, dans le sein même d'une ville qu'il avait voulu pour toujours mettre en sûreté contre la tyrannie. Il n'en fallait pas tant pour armer mille bras contre lui. Le peuple se soulève; l'archevêque, le clergé, les ordres religieux se plaignent ouvertement. De toutes parts on demande une prompte et juste satisfaction.

La décision de cette grande cause fut déférée au pape Alexandre VI. Le Pontife enjoignit au moine de garder le silence, en attendant qu'on eût prononcé sur sa per-

Digitized by Google

sonne. En même temps il l'invitait à venir à Rome pour expliquer sa conduite et se justifier. Dans une circonstance pareille, Pic de la Mirandole était parti sur l'heure même pour la ville gardienne de l'ordre et de la foi, comme l'appelait dans sa piété vive le fameux savant. Savonarole ne bougea de Florence. Il se contenta de répondre au Pape par une lettre dans laquelle il s'excusait sur une maladie grave de ne pouvoir se rendre à la citation qui lui était faite. Néanmoins il continue de monter en chaire. Le Pontife le cite une seconde fois devant son tribunal, ou du moins devant le tribunal du grand-vicaire de Bologne. Le religieux refuse encore, en invoquant la même raison que tout-à-l'heure pour colorer sa révolte. Alexandre lui défend une troisième fois de prêcher. Savonarole ne sait toujours s'il obéira ; enfin il se décide à suspendre pour un temps ses prédications accoutumées. Mais quelques jours se sont à peine écoulés qu'il n'y tient plus. Le silence le tue ; il faut qu'il parle ; il re-

Digitized by Google

monte en chaire. Alors le Pape lance une sentence d'excommunication qui, le dix juin, est lue publiquement dans six églises. Chose incroyable et qui ne s'était jamais vue : le Dominicain superbe se moque et de l'excommunication et de celui qui l'a fulminée ; il poursuit ses prédications sacriléges ; il se pose audacieusement en adversaire devant le chef suprême du monde chrétien.

Cependant les plaintes continuaient à Florence contre Savonarole. Un Franciscain nommé Rondinelli s'efforce de persuader aux Florentins qu'ils sont trompés par leur grand prédicateur, et pour justifier son accusation il offre d'entrer avec le frère dans les flammes. Les magistrats acceptent la proposition ; on prépare le bûcher. Le peuple, toujours avide de spectacles, surtout de spectacles extraordinaires comme celui-là, s'empresse d'apporter sur la place du bois, de la paille et quantité d'autres matières combustibles. Quelques-uns ne doutaient pas que Savonarole sortit victo-

Digitized by Google

rieux de la fournaise ardente, mais plusieurs aussi l'attendaient à cette épreuve. Le feu brille dans les airs. Rondinelli est prêt; il accepte toutes les conditions. Au contraire Savonarole hésite; il fait naître difficultés sur difficultés : encore n'est-ce pas lui qui doit entrer dans le feu, mais un de ses confrères. La foule murmure hautement; déjà même elle se soulève d'impatience et de colère, lorsque soudain, par un temps clair et serein, un orage épouvantable, accompagné d'éclairs et de tonnerre, éclate sur Florence, et la flamme du bûcher s'éteint sous des flots de pluie.

On se retira. Mais l'affaire était entamée, elle devait se poursuivre. Après quelques incidents nouveaux, Savonarole est arrêté avec un de ses confrères, auquel s'adjoint volontairement un troisième. Ils sont interrogés par les commissaires du gouvernement et appliqués à la question. Le 19 avril 1498, l'instruction du procès étant terminée, les trois frères sont

Digitized by Google

introduits devant le haut tribunal, pour entendre la lecture des accusations intentées contre eux.

L'assemblée se composait des juges de la cité, des vicaires-généraux de l'archevêque, de plusieurs chanoines de la cathédrale, des principaux citoyens de Florence, et de six religieux de Saint-Marc, le couvent du Dominicain. Après la lecture, le notaire public demanda à Savonarole, qui avait signé les interrogatoires, si tout ce qu'il venait d'entendre était vrai. Il répondit: Ce que j'ai écrit est vrai. On ne put en obtenir d'autre réponse. Le soir même les accusés furent condamnés à mort. Ils se confessèrent, communièrent tous les trois, acceptèrent l'indulgence plénière que le Pape leur fit offrir, et endurèrent chrétiennement le supplice du feu. C'était la veille de l'Ascension (1498).

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Alexandre VI vis-à-vis de la noblesse romaine. — Assassinat du duc de Gandie. — En France, mort de Charles VIII et avénement de Louis XII.

L'Italie, délivrée des Français, n'en fut pas plus tranquille. Pendant longtemps encore elle fut le théâtre de troubles et de dissensions déplorables. — Alexandre VI, affermi sur le trône pontifical, commença dès ce moment à prendre les mesures nécessaires pour faire rentrer dans le devoir la noblesse romaine, qui, dans les précédentes guerres, s'était conduite de la manière la plus indigne. Jean, son fils aîné, avait obtenu du roi d'Espagne le titre de duc de Gandie. César, son second fils, avait

Digitized by Google

été décoré de la pourpre romaine, et Lucrèce, fiancée d'abord à un gentilhomme espagnol, avait alors pour époux Jean Sforce, seigneur de Pesaro. Le Pontife pouvait fonder sur leur concours l'espérance du succès dans l'entreprise qu'il méditait. Il confia le commandement de ses troupes au duc de Gandie, en lui adjoignant Guidubald de Montefeltro, duc d'Urbin, qui était doué d'un courage à toute épreuve et d'une expérience consommée. — Les premières attaques furent dirigées contre les terres des Ursins, qui, au mépris des avertissements et des menaces du Pape, avaient secondé les Français de tout leur pouvoir. — Le duc de Gandie s'étant emparé des places peu en état de lui résister, vint ensuite mettre le siége devant Bracciano. Les troupes ennemies étaient commandées par Charles, fils naturel de Virgile des Ursins, et par Barthélemi d'Alviane, alors très jeune, et qui devint dans la suite un des plus grands capitaines de l'Italie. Les deux petites ar-

Digitized by Google

mées en vinrent aux mains, non loin de la ville; mais l'issue de la bataille ne fut pas favorable aux troupes pontificales. Après quelques heures de combat elles furent complètement mises en déroute. Le duc d'Urbin fut fait prisonnier avec plusieurs autres officiers d'un grade élevé. Le duc de Gandie lui-même fut blessé dangereusement; cependant il parvint à s'échapper. C'est vers ce temps qu'Alexandre, du consentement du Sacré-Collége, détacha des États de l'Église la ville de Bénévent, et la donna à son fils aîné, après l'avoir érigée en duché indépendant.

Bien que le roi de France, à son retour de Naples, eût remis au Pontife Civita-Vecchia, Terracine et les autres places qu'il avait fait occuper par ses troupes dans les États de l'Eglise, néanmoins il retenait toujours la ville d'Ostie, dont il avait confié la garde au cardinal Julien de la Rovère, qui en était évêque. Alexandre résolut de s'en remettre en possession par la force, puisque Charles VIII refusait,

Digitized by Google

malgré sa promesse, de la rendre de bonne volonté. Gonzalve de Cordoue, étant alors sans emploi, offrit ses services au Pape, qui les accepta de grand cœur. Ayant joint aux troupes pontificales les bandes espagnoles qu'il conduisait, Gonzalve marcha contre la place; mais à peine avait-il commencé les premières attaques, que Menalde, qui en commandait la garnison pour le cardinal, et qui avait extrêmement gêné la navigation du Tibre, se rendit à discrétion. Il fut conduit à Rome à la suite du vainqueur. Gonzalve trouva aux portes de la ville les fils du Pontife, les cardinaux, et un immense concours de peuple qui désirait de contempler un homme dont les exploits avaient répandu la gloire dans toute l'Italie. Sur-le-champ il fut présenté au Pape, qui l'embrassa, et lui donna en plein consistoire la Rose-d'Or, récompense ordinairement réservée par le Saint-Père aux souverains et aux princes qui ont rendu des services signalés à l'Église.

Digitized by Google

Gonzalve donna dans cette occasion un bel exemple de générosité. Il engagea le pontife à ne pas traiter Ménalde selon les lois de la guerre, et Alexandre permit au captif de se retirer en France.

La joie que le Pape avait ressentie de cette victoire fut troublée par un tragique événement. Le duc de Gandie, au sortir d'une fête donnée par sa mère, fut assassiné pendant la nuit, et son corps fut jeté dans le Tibre, où il resta plusieurs jours. — Les auteurs italiens, sans hésiter, ont fait rejaillir l'horreur de ce crime sur César Borgia, qui, suivant leur récit, était jaloux de la prédilection qu'Alexandre montrait pour le duc, et qui, voulant suivre aussi la carrière des armes, voyait avec peine son frère dans un poste qu'il eût voulu lui-même occuper. — Pour peu qu'on examine la validité de cette accusation, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la destination du duc de Gandie à l'état militaire n'aurait pas empêché César de suivre la même carrière, s'il l'eût sou-

Digitized by Google

haité. D'ailleurs ce dernier se trouvait dans une position telle, qu'il n'avait rien à envier à son frère aîné, puisqu'il était revêtu d'un titre au moyen duquel il lui était possible d'arriver à la première dignité du monde chrétien. — Quelques écrivains ont assigné une autre cause à cet attentat criminel, et plusieurs n'ont pas craint d'avancer honteusement que César était jaloux de la préférence qu'accordait au duc Lucrèce, leur sœur, pour laquelle les deux frères, et même Alexandre VI, auraient eus des affections criminelles [1].

Nous rougissons d'être obligés de citer de si lâches calomnies.

Mais, encore que cette accusation ait

[1] On avait des preuves convaincantes, dit le compilateur Moresi, que César était l'auteur de ce fratricide; car, outre les intérêts d'ambition, il ne pouvait souffrir que le duc de Gandie eût plus de part que lui aux bonnes grâces de Lucrèce Borgia, leur sœur. Art. Cés. Borgia.

Ainsi, pour convaincre un homme d'un crime, il ne faudrait que l'accuser d'un autre crime aussi mal fondé, et qualifier de *preuve convaincante*, cette vaine accusation. — Note de Roscoé, t. I, p. 290. »

Digitized by Google

été répétée par plusieurs historiens serviles, ce n'est pas sur des imputations dénuées de tout fondement qu'il faut baser un jugement ; c'est sur des preuves.

Voici comment un auteur du temps a rapporté ce fait : Le 8 juin, dit-il, le cardinal de Valence (César) et le duc de Gandie soupaient avec plusieurs autres personnes chez leur mère. — Comme il se faisait tard, le cardinal avertit son frère qu'il était temps de partir, et ils se retirèrent. Lorsqu'ils furent arrivés en face du palais du cardinal Ascagne Sforce, le duc dit à son frère qu'avant de rentrer il avait à faire une visite.

Ayant renvoyé tous ses gens à l'exception d'un seul, il prit en croupe une personne masquée, qui était venue le trouver au sortir du souper, et qui depuis un mois le visitait assidument. Parvenu à la rue des Juifs, le duc quitta son domestique, et lui dit de l'attendre en cet endroit jusqu'à une heure qu'il lui détermina. — Il continua de marcher, et

Digitized by Google

s'arrêta on ne sait où ; mais dans la nuit il fut assassiné, puis jeté dans la rivière. Le valet avait été lui-même attaqué et blessé mortellement. — Le lendemain, on vint annoncer au Pape que le duc n'avait pas reparu. La journée se passa. Sur le soir, comme il ne revenait pas, le Pape commença à concevoir les plus vives inquiétudes ; il fit venir plusieurs personnes, qu'il interrogea. Dans le nombre se trouvait un homme appelé Georges Schiavoni, qui déclara qu'étant la nuit précédente dans une barque, dont il venait de décharger du bois et qu'il gardait, il avait aperçu deux hommes à pied descendant la rue avec précaution, et regardant de tous côtés si personne ne venait ; que n'ayant rien vu, ils étaient retournés sur leurs pas, et que quelques instants après il en était revenu deux autres, qui avaient jeté également leurs regards de tous côtés. Personne ne se montrant encore, ils avaient fait un signe, et bientôt avait paru un homme monté sur un cheval blanc, qui

Digitized by Google

tenait un cadavre dont la tête et les bras pendaient d'un côté, et les pieds de l'autre. Deux hommes à pied soutenaient le corps pour l'empêcher de tomber. Ils s'étaient avancés ainsi jusqu'à l'endroit où l'eau des rues entre dans le fleuve. Ayant fait placer le cheval d'une manière convenable à l'exécution de leur dessein, les deux hommes avaient pris le cadavre par la tête et les pieds et l'avaient jeté dans le Tibre. Avant de se retirer le cavalier s'était retourné, et, voyant quelque chose nager sur les flots, il avait demandé ce que c'était. Les deux hommes lui avaient dit que c'était un manteau ; prenant alors de grosses pierres, ils l'avaient fait aller au fond. Telle fut la déclaration de Georges Schiavoni. — Aussitôt on rassembla les pêcheurs, et on leur ordonna de chercher partout dans la rivière. Ils la parcoururent vainement pendant tout le jour. Mais sur le soir ils trouvèrent un cadavre horriblement mutilé. C'était celui du duc. On lui avait porté neuf coups à la tête, à la

Digitized by Google

gorge, à la poitrine, et dans tout le reste du corps. — Alexandre VI, en apprenant que son fils n'était plus, et que, comme le plus vil animal, il avait été jeté dans la rivière, se renferma seul et fondit en larmes. Ses officiers et le cardinal de Ségovie frappèrent inutilement à sa porte; ce ne fut qu'à force d'instances et de prières qu'ils parvinrent à la lui faire ouvrir. Depuis le mercredi soir jusqu'au samedi, à pareille heure, le Pape ne voulut prendre aucune nourriture, et il passa dans une cruelle insomnie toute la nuit du jeudi au vendredi. A la fin, cédant aux supplications, il commença à modérer sa douleur, et à comprendre qu'à force de s'y livrer, il nuirait à sa santé et manquerait à ses devoirs.

Ce récit est le seul authentique qui nous reste sur la mort du duc de Gandie. D'après ce que nous y lisons, il est probable que le jeune homme conduisait depuis quelque temps une intrigue avec la personne qui le visitait si souvent masquée,

Digitized by Google

et que dans la nuit où il succomba sous les coups d'un assassin, il avait été surpris soit par un rival jaloux, soit par un époux outragé qui lui fit payer de sa vie sa folie ou son crime. — Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne remarque dans la narration que nous avons donnée aucune particularité qui puisse inculper César Borgia; et les témoignages de tendresse que continuèrent à lui donner ses parents doivent prouver à tout esprit impartial qu'ils ne le soupçonnèrent pas même d'avoir pris part à l'attentat qui venait de se commettre.

Depuis le retour de Charles VIII en France, l'Italie, déjà bouleversée par ses commotions intestines, ne cessait de s'agiter au bruit des grands préparatifs qui selon des rapports réputés certains se faisaient au-delà des monts pour une nouvelle entreprise contre le royaume de Naples. Ces craintes se dissipèrent tout-à-coup, le monarque français étant mort au mois d'avril de l'année 1498, frappé d'apoplexie, au milieu d'une fête au château

Digitized by Google

d'Amboise. Cependant l'Italie n'avait pas à s'en rejouir. Cette mort inopinée, loin de lui assurer le repos, la menaçait d'un orage plus terrible encore que le précédent. A Charles VIII succédait le duc d'Orléans, son cousin au quatrième degré, qui régna sous le nom de Louis XII, et qui dès son avènement donna des preuves non douteuses de ses intentions en ajoutant à ses titres ceux de duc de Milan et de roi des Deux-Siciles. A peine couronné, le nouveau roi répudia Jeanne de France, son épouse, fille de Louis XI, pour s'unir à Anne de Bretagne, veuve du monarque défunt. Alexandre VI lui promit la dispense qui lui était nécessaire à cet effet; mais Louis n'eut pas la patience d'attendre le retour de l'envoyé qui devait lui remettre les lettres pontificales. Il fit procéder à la célébration du mariage avant que la sentence de séparation, prononcée en France, eût été ratifiée par la cour romaine; tout était fini quand César Borgia, chargé d'apporter au monarque le juge-

Digitized by Google

ment et la permission du Pape, arriva pour s'acquitter de sa commission.

C'est alors aussi que Lucrèce Borgia contracta un nouveau mariage avec Alphonse d'Aragon, fils naturel d'Alphonse II, dernier roi de Naples.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Louis XII en Italie. — Exploits de César Borgia contre les villes de la Romagne.

Louis XII était un prince aussi courageux qu'habile. L'expérience qu'il avait acquise depuis longues années le rendait redoutable à ses voisins. — Après avoir hautement déclaré ses prétentions à la couronne de Naples et à celle de Milan, il négocia sans tarder avec les différents États d'Italie pour en obtenir des secours ou s'assurer leur neutralité. Il s'adressa d'abord au Pape. Alexandre VI, dans l'état actuel des choses, devait, suivant les calculs du prince, favoriser l'expédition projetée. Il venait d'essuyer un refus mor-

Digitized by Google

tifiant de la part du nouveau roi de Naples, Frédéric. Il lui avait proposé le mariage d'un de ses fils avec une princesse de sa maison, et sa demande avait été repoussée. Louis XII comptait donc, — sinon sur le concours du Pontife, — du moins sur sa non-intervention dans la querelle qui devait bientôt se vider les armes à la main.

Le Pape, quand il l'eût voulu, n'était pas de force à contrarier l'entreprise des Français. Le passé le prouvait suffisamment. D'ailleurs il connaissait les dispositions des princes et des petits souverains qui gouvernaient les différents États de la péninsule. Les Vénitiens surtout exerçaient une puissante influence sur le reste de l'Italie; déjà même, emportés par leur indignation contre les perfidies et les atrocités de Louis Sforce, et gagnés en outre par la promesse que le roi de France leur avait faite antérieurement de leur céder la ville de Crémone et le district de Ghiaradadda, ils avaient fait avec Louis XII un

Digitized by Google

traité suivant lequel ils devaient l'aider à conquérir le Milanais. On avait réservé au Pape la faculté d'y accéder. Alexandre donna les mains à cet arrangement, sous la condition que les villes d'Imola, de Forli, de Faenza et Pesaro, seraient conquises par les alliés et réunies en un seul État, dont il disposerait.

Lorsque le roi de France eut terminé tous ses préparatifs, il se mit en marche pour son expédition, vers la dernière moitié de l'année 1499. L'armée, après avoir passé les Alpes sous les ordres de d'Aubigny, effectua sa jonction avec les troupes que dirigeait Jean-Jacques Trivulce, alors maréchal de France, et arrivé depuis quelque temps en Italie. Ces forces combinées soumirent en quelques jours les principales villes du Milanais; elles s'emparèrent même de la capitale de la province, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que Louis Sforce parvint à se réfugier dans le Tyrol. A la nouvelle de ce succès, le roi de France eut hate de se rendre à

Digitized by Google

Milan; il entra dans la ville, le 6 octobre 1499. On lui avait préparé la réception la plus brillante. Fatigués des violences et de la tyrannie de l'usurpateur, les Milanais soupiraient après l'affranchissement, et dans leurs maux ils jetaient des regards d'espérance sur les Français, qu'ils considéraient comme des vengeurs.

Mais le monarque victorieux commit une grave injustice dès son arrivée dans Milan.

Le légitime héritier de la couronne étant tombé en son pouvoir, il l'envoya dans un monastère en France. La malheureuse Isabelle, mère du jeune prince, après avoir vu périr son époux et plusieurs de ses enfants, revint à Naples, pour y assister bientôt à un spectacle non moins déchirant. — Les alliés partageaient alors leurs conquêtes. Le roi de France se servit le premier et retint pour sa part de butin les États de Gênes et de Milan. La ville et le district de Crémone furent livrés aux Vénitiens, selon les conventions.

Digitized by Google

Le Pape n'eut rien; il dut attendre patiemment qu'on eût soumis de nouvelles provinces.

Son fils, César Borgia, duc de Valentinois, commandait dans la Romagne un corps assez considérable que lui avait confié le roi de France, et que vinrent renforcer les troupes pontificales. Il devait, avec cette armée, soumettre toutes les places rebelles des États de l'Église. Il attaqua d'abord la ville d'Imola, qui fut bientôt forcée de capituler. La forteresse de Forli fut défendue avec un courage digne d'une meilleure cause par Catherine Sforce, mère du jeune Riario, qui en était souverain. Mais toute résistance était inutile devant des forces bien supérieures en nombre. Catherine se rendit, et on l'envoya captive au château Saint-Ange. Cependant on la traita respectueusement; on eut pour elle tous les égards dus à son rang et à son mérite. Elle recouvra même, quelques jours après, la liberté, par l'intervention de d'Allègre, qui commandait

Digitized by Google

pour Louis XII, et qui ne pouvait s'empêcher d'admirer le courage héroïque de cette princesse. Après l'expédition, le général français retourna dans le Milanais, où des troubles survenus tout-à-coup réclamaient sa présence. Quant au duc de Valentinois, il revint à Rome en toute diligence, et y fit, le 26 février de l'année 1500, une entrée pompeuse. — On ouvrit ensuite un carnaval, dans lequel il déploya une magnificence extraordinaire. Le Pape, en récompense de ses services, lui donna la Rose-d'Or, comme il l'avait autrefois donnée à Gonzalve de Cordoue, et lui conféra le titre de gonfalonier de l'Église romaine.

C'est vers ce temps-là que Louis Sforce, le principal auteur des maux qui désolaient l'Italie depuis si longtemps, reçut le prix mérité de ses perfidies et de ses crimes. Dans l'exil auquel il avait été forcé d'avoir recours, il ne cessait de remuer et d'agir dans le but de recouvrer le Milanais. Après avoir imploré vainement l'as-

Digitized by Google

sistance de l'empereur Maximilien d'Autriche, il avait fait appel aux Suisses, qui lui fournirent huit mille hommes. — Ces troupes, jointes à celles que lui procura son frère, le cardinal Ascagne, le mirent en position de tenir la campagne. Il s'empara d'abord de Côme, qui n'offrit presque pas de résistance. La plupart des cités milanaises lui ouvrirent également leurs portes. Les excès auxquels les Français s'étaient livrés avaient en quelques jours soulevé contre eux l'indignation générale, et l'on commençait à traiter comme des oppresseurs ceux que dans le principe on avait considérés comme des sauveurs. Toutefois Louis XII n'était pas homme à céder si facilement le terrain. Il fit arriver de nouvelles recrues et ne tarda pas à reprendre l'offensive. On employa d'ailleurs contre Louis Sforce le moyen qu'il avait si souvent employé contre ses ennemis. Une correspondance secrète existait entre les Suisses de son armée et le général français. Au moment où le duc comptait

Digitized by Google

le plus sur eux, ils se retirèrent, alléguant qu'ils ne voulaient pas se battre contre leurs compatriotes. Sforce, cherchant à s'évader, fut fait prisonnier le 15 avril 1500, avec tous ceux qui l'accompagnaient. Louis XII le traita rigoureusement, comme il le méritait bien. Il le fit conduire au château de Loches dans le Berri, et le fit enfermer dans une chambre sombre, où le malheureux finit ses jours après une captivité de dix années.

César Borgia poursuivait son expédition contre les villes rebelles de la Romagne. — Il s'empara presque sans coup-férir de Pesaro, que retenait Jean Sforce, et de Rimini, qui avait pour chef Pandolphe Malatesta. Mais il fut arrêté plus longtemps devant Faenza. Les habitants, par affection pour Astorre Manfredi, qui les gouvernait, et qui n'avait encore que dix-sept ans, sacrifièrent à sa défense leurs propres intérêts. Le siége dura près d'un an; encore pour réduire la place fallut-il le concours des troupes françaises réunies

Digitized by Google

aux troupes pontificales. Il avait été stipulé, dit-on, qu'Astorre aurait un poste dans l'armée de Borgia. Mais les vainqueurs ne l'eurent pas plus tôt en leur puissance, qu'on le fit partir pour Rome, où, selon les lois de la guerre, il fut condamné à mort. Après la réduction de Faenza, le vainqueur tourna ses armes du côté de Bologne. Jean Bentivoglio commandait en souverain dans cette ville. Il avait appris que plusieurs citoyens fidèles au Pape entretenaient une correspondance avec le duc ; il les fit arrêter et le peuple les massacra sur-le-champ. Puis il pourvut à la défense de la place avec tant d'énergie, que César fut obligé de s'en retirer.

César Borgia ne savait quelle direction donner aux forces imposantes dont il avait le commandement, lorsque les Médicis imaginèrent que peut-être ils pourraient s'en servir pour rentrer dans Florence. Ils voyaient avec douleur cette cité, jadis si florissante, tombée maintenant au dernier degré de l'humiliation et depuis long-

Digitized by Google

temps déchirée par une foule de factions rivales. Pierre de Médicis se présenta dans le camp de Borgia, qu'il exhorta fortement à diriger ses soldats sur la Toscane, pendant que Jules, son frère, négociait avec Louis XII pour la même cause. — César n'avait pas à cœur d'intervenir dans ces démêlés ; mais, en considérant la disposition des esprits et la faiblesse actuelle de la république, il jugea que, s'il faisait cette expédition, ses armes y trouveraient sûrement un succès glorieux et lui-même de grands avantages. Il se décida donc, et parut bientôt sur les terres de Florence. Il se tint quelques jours en repos, observant les choses et combinant ses plans de campagne. Puis il envoya des députés dans la ville, avec ordre d'annoncer aux magistrats son approche et de leur déclarer à quelles conditions il consentait à ne pas aller plus loin. Les prétentions du duc enflammèrent les esprits de la plus vive colère. Peu s'en fallut que, tandis qu'on délibérait sur ce qu'on devait

Digitized by Google

faire, les magistrats ne fussent insultés par le peuple. Mais sur ces entrefaites César reçut l'ordre exprès de suspendre les hostilités. Il paraît que cette mesure avait été suscitée par Louis XII, qui, bien que favorable au rétablissement des Médicis, craignait trop le duc de Valentinois, pour lui laisser prendre à Florence un ascendant tel que celui qu'il y aurait obtenu s'il y avait opéré une révolution. Dans cette pensée, il avait tout mis en œuvre auprès du Pape pour l'engager à rappeler son fils, pendant que d'autre part il faisait à d'Aubigny l'injonction d'employer toutes ses forces pour réduire le duc à évacuer le territoire de Florence, s'il ne le faisait à la première réquisition.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Ligue des rois de France et d'Espagne contre Naples. — Nouvelle révolution dans ce royaume. — César Borgia poursuit ses exploits militaires. — Complot de Pérouse.

L'an 1496, Frédéric III avait succédé à Ferdinand dans la souveraineté de Naples. Si nous en croyons les historiens, ce prince eût pu faire le bonheur de ses sujets. Ceux même qui, sous les règnes précédents, s'étaient révoltés ou avaient quitté le royaume rentraient dans le devoir. Frédéric ne laissait échapper aucune occasion de confirmer l'idée favorable qu'on avait conçue de son gouvernement. Il récompensait avec générosité tous les genres de mérite; il avait même fait graver une médaille où il

Digitized by Google

s'annonçait comme devant établir un ordre meilleur de choses. Mais ce règne, qui commençait sous de si beaux auspices, ne devait pas être de longue durée. Les rois de France et d'Espagne avaient résolu de se partager les États du malheureux prince, et s'occupaient activement de l'exécution de leur dessein. Il fut convenu que Louis XII, en sa qualité d'héritier de la maison d'Anjou, déclarerait ses prétentions au royaume de Naples. On espérait à bon droit que, pour s'opposer à l'invasion, Frédéric réclamerait l'assistance d'Isabelle et de Ferdinand. Le roi d'Espagne enverrait alors une armée considérable, en apparence pour défendre Frédéric, mais en réalité pour agir contre lui, se réunir aux Français et chasser la maison d'Aragon. Louis XII devait à tous ses titres ajouter, comme jadis Charles VIII, celui de roi de Naples et de Jérusalem, et posséder en partage la ville de Naples, la terre de Labour et la moitié du revenu produit par les pâturages de la Pouille. L'autre moitié de-

Digitized by Google

vait, ainsi que cette province et la Calabre, appartenir au roi d'Espagne, sous le titre de duché. La convention est du 11 novembre 1500.

Pour donner une apparence de légalité à cet acte inique, les deux rois travaillèrent à obtenir l'approbation du Pape, et à se faire donner par lui l'investiture du royaume. Mais Alexandre VI résista; il avait, pour motiver son refus, les mêmes raisons qu'il avait exposées lors de l'expédition de Charles VIII [1].

Cependant, n'étant pas soutenu comme il l'avait été alors, il ne put résister à la violence. Les deux princes, auxquels une investiture arrachée de force ne donnait pas un droit qu'ils n'avaient pas d'ailleurs, s'avancèrent aussitôt sur Naples. Frédéric fut frappé de terreur à cette nouvelle. Gonzalve de Cordoue s'efforça de le rassurer, et lui promit de combattre jusqu'à la mort pour le triomphe de la justice. Mais

[1] Rohrbacher, *Hist. univers. de l'Église*, t. XXII, p. 592.

Digitized by Google

l'armée française ne fut pas plus tôt entrée sur le territoire de Naples, que l'illustre Gonzalve, traître à Frédéric, fit connaître les instructions secrètes qu'il avait reçues, et embarqua pour l'Espagne les deux reines douairières, dont l'une était sœur et l'autre nièce de Ferdinand. Le roi, malgré cette odieuse trahison, essaya de tenir la campagne. Il donna le commandement de sa capitale à Prosper Colonne, et lui-même se dirigea sur Capoue. D'Aubigny l'y avait précédé; les Français, après un assaut, s'en emparèrent le 25 juillet. Naples succomba bientôt après, et ne se racheta du pillage que par une somme de 70,000 ducats. Frédéric eut la vie sauve avec toute sa famille, et une amnistie entière fut accordée pour tout ce qui s'était passé depuis la retraite de Charles VIII. — Le prince déchu, que ses malheurs et l'infidélité des hommes avaient dégoûté du trône, résolut de chercher le repos dans la solitude. Il fit demander à Louis XII un sauf-conduit, laissa sa famille à Ischia, sous la garde du mar-

Digitized by Google

quis del Vasto, puis se rendit en France. Le vainqueur, ne le considérant plus comme un rival, mais comme un suppliant, lui accorda, sur son désir, une pension annuelle de trente mille ducats, avec le titre de duc d'Anjou. C'est dans cette position que Frédéric passa le reste de ses jours.

La conquête de Naples permit à César Borgia, qui avait joint ses armes à celles des Français, de poursuivre ses opérations dans la Romagne. Il attaqua d'abord la ville de Piombino, que retenait Jacques d'Appiano, et il la soumit après quelques jours de siége. Le duché d'Urbin dut soutenir ensuite les efforts du vainqueur. Guidubald s'en était fait le souverain. C'était un prince d'une grande valeur, et qui, par de brillants dehors, avait su se se faire beaucoup de partisans. — César, ne se souciant pas alors de parvenir à ses fins par la force ouverte, eut recours à un stratagème. A la tête de sa puissante armée, il s'avança jusqu'à Nocera, fit annoncer que son intention était de soumettre l'État de Camerino, et

Digitized by Google

pria Guidubald de lui prêter son artillerie pour cette expédition. On n'osa pas se refuser à cette demande ; et à peine Borgia eut-il désarmé l'usurpateur, qu'il s'empara facilement du duché. Il soumit ensuite l'État de Camerino.

Si l'on s'étonne de ces guerres rigoureuses, si lâchement travesties par les ennemis de l'Église, qui, selon l'usage de toutes les époques de troubles, ont répandu l'intérêt sur les bandits puissants et jeté le blâme sur les défenseurs de la justice et du droit, nous rappellerons que depuis l'abandon forcé de Rome par le Saint-Siége, transporté à Avignon, et aussi depuis les débats scandaleux du concile de Bâle, tous les principes étaient battus en brèche dans les États de l'Italie.

« A l'abri du châtiment, dit M. Audin, de feudataires les seigneurs s'étaient constitués souverains indépendants. C'est ainsi que les Malatesta s'étaient approprié Césène ; les Riario, Imola et Forli ; les Manfredi, Faenza ; les Sforce, Pésaro ; les

Digitized by Google

Bentivogli, Bologne; les Baglioni, Pérouse. Quand Charles VIII descendit en Italie, la plupart de ces grands seigneurs vinrent offrir leurs services au vainqueur. Ce n'est pas la faute d'Alexandre VI, si Charles franchit les Alpes. Nous savons aujourd'hui, grâce aux savantes recherches de Rosmini, que le Pape essaya, mais vainement, d'empêcher l'alliance de Louis Sforce avec Charles VIII. Il proposait à Sforce une triple alliance entre Rome, Milan et Naples, qui certainement eût rendu l'invasion impossible. Deux maisons puissantes hâtèrent par leur défection l'occupation de Rome : c'étaient celles des Colonne et des Ursins, qui livrèrent ainsi, par une lâche trahison, le patrimoine du Saint-Siége. Au besoin, les Ursins et les Colonne étaient sûrs de trouver un refuge dans les États de Venise, car la politique de cette république était intéressée à ce que Rome n'eût jamais qu'un Pape débile et infirme. Alexandre VI dissimula son ressentiment, et attendit

Digitized by Google

patiemment le moment de la justice. César Borgia fut l'instrument dont il se servit pour châtier la félonie de ses vassaux.

» Les Colonne, qui les premiers avaient trahi les intérêts du Saint-Siége, furent les premiers châtiés. En vain, pour échapper au ressentiment du pontife, avaient-ils placé leurs fiefs sous la protection du Sacré-Collége : Alexandre avait lu Tacite, et savait le secret de ne jamais trembler. Aussi les Colonne furent-ils obligés de venir en suppliants déposer dans le bassin d'or du Saint-Père les clés de leurs forteresses. Pendant que le cardinal, leur parent, rachetait son salut par l'abandon de la riche abbaye de Subbiaco, les Savelli, alliés des Colonne, obtenaient leur pardon à la même condition, en se dépouillant de leurs richesses en faveur du Saint-Siége[1]. »

Le succès dont avaient été couronnées toutes les entreprises de César Borgia fit accourir sous ses étendards un grand nombre

[1] M. Audin, *Hist. de Léon X*, t. 1, p. 299.

Digitized by Google

des plus célèbres capitaines qu'il y eût en Italie. On remarquait surtout Vitellozo-Vitelli, seigneur de Citta di Castello; François des Ursins, duc de Gravina; Pandolphe Petrucci, seigneur de Sienne; Paul des Ursins, Jean-Paul Baglioni, et Oliveretto da Fermo. Animé par leur concours et par le grand nombre de ceux qui suivaient son parti, César tourna de nouveau ses regards du côté de Florence, et en entama de toutes parts le territoire. Cortone, Anghierri, Borgo San Sepolcro, et même Arezzo, capitulèrent. Les Médicis voyaient avec joie ces triomphes. Après avoir réuni toutes leurs forces et celles des Ursins, leurs parents, ils se joignirent à César. Dans cette extrémité, Florence se remit de son salut au dévoûment de Pierre Soderini, l'un de ses principaux magistrats. Soderini proposa d'envoyer à Louis XII un ambassadeur qui réclamerait l'intervention de ce prince, en vertu du traité qu'il avait conclu avec la république le 19 novembre 1501. Il fit plus, il se chargea de l'ambas-

Digitized by Google

sade, et telle fut la force de sa parole, qu'il gagna le monarque français. Les troupes de Borgia, commandées alors par Vitellozo, furent obligées de reculer. Soderini fut considéré comme le sauveur de la république, et bientôt ses concitoyens lui conférèrent, sous le titre nouveau de gonfalonier à vie, une autorité plus étendue que celle dont aucun autre Florentin eût joui jusqu'alors.

César avait fondé de grandes espérances sur la bienveillance de Louis XII; il fut donc extrêmement alarmé quand il apprit l'opposition de ce prince; il s'empressa d'aller le trouver à Asti. Le roi de France parut satisfait de cette démarche, et conclut avec le duc un traité par lequel les deux parties s'engageaient à se prêter mutuellement secours en cas de besoin. — Il fut convenu particulièrement que le roi de France donnerait à Borgia un corps de cavalerie pour l'aider à soutenir les droits du Saint-Siége contre les feudataires révoltés de l'Église.

Digitized by Google

Cependant le cardinal des Ursins et Paul son frère, le duc de Gravina, Vitellozo-Vitelli, Jean-Paul Baglioni, Oliveretto da Fermo, d'autres encore, réunis à Pérouse, tramaient un complot qui avait pour but de perdre César et de secouer le joug du vieux pontife. Ils souffraient depuis qu'ils se voyaient dépendants, et brûlaient de pouvoir recommencer cette existence de grande route qu'ils avaient entretenue si longtemps et qui leur allait si bien. Cette ligue connue, les différents États qui s'étaient d'abord soumis à la domination du duc de Valentinois se soulevèrent aussitôt contre lui. Les habitants d'Urbin donnèrent l'exemple, et, s'étant rendus maîtres du château, rappelèrent leur ancien chef. César, abandonné de ses soldats, trahi par ses lieutenants, pour la première fois de sa vie sentit un frisson de frayeur agiter toute son âme. Il se réfugia dans la ville d'Imola, où bientôt une ambassade de Florentins vint inopinément ranimer ses espérances. Invités à entrer dans la

Digitized by Google

confédération perfide, les citoyens de Florence non seulement en avaient rejeté la proposition, mais avaient dépêché à Borgia le secrétaire de leur république, le fameux Machiavel, pour lui offrir leur secours contre les révoltés.

Les troupes pontificales, attaquées près de Fossombrone par celles des Vitelli et des Ursins, avaient été mises en déroute. Le duc alors entreprit de nouer avec ses ennemis une négociation. — Il leur représenta que les efforts qu'il avait faits pour soumettre les différents États de la Romagne n'avaient pour motifs que les intérêts de l'Italie. Les conjurés chargèrent Paul des Ursins de stipuler en leur nom. Les conditions d'un traité furent arrêtées de part et d'autre. Borgia rendait à ses anciens lieutenants le rang qu'ils avaient occupé dans son armée, devait avancer à chacun d'eux une somme de quatre mille ducats et promettre de ne point inquiéter Jean Bentivoglio, qui était entré dans la ligue, et de ne pas contrain-

Digitized by Google

dre les confédérés à le suivre en personne, s'ils y répugnaient le moins du monde. De leur côté, ils s'engageaient à lui rendre le duché d'Urbin, ainsi que toutes les places dont ils s'étaient emparés, à le seconder dans toutes ses expéditions, et à ne prêter leurs secours à aucune puissance, sans qu'il y eût consenti.

Ainsi, la concorde et l'union semblaient rétablies. Mais César, au souvenir pénible du complot dont il avait failli être victime, ne se fiait qu'en tremblant à des hommes qu'il savait capables de tout. Une nouvelle trahison était chose très possible, très facile même ; et toutes ses espérances ne seraient-elles pas anéanties d'un seul coup s'il tombait au pouvoir de ses infidèles lieutenants ? L'étude qu'il fit du degré de confiance qu'il devait leur accorder lui découvrit des choses qui amenèrent une sanglante exécution, qui dans les vues de la Providence, ne fut qu'un châtiment mérité par des tyrans dont la plupart avaient souillé leur vie par les crimes les plus épouvantables.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Exécution de Sinigaglia.

César Borgia, éclairé, sortit donc d'Imola et se rendit à Césène, où il trouva les envoyés de ses ennemis, avec lesquels il voulut s'entendre sur la direction qu'on donnerait aux affaires. On se sépara sans rien décider. Les confédérés lui députèrent alors Oliveretto da Fermo, pour lui proposer d'attaquer encore une fois la Toscane, ou de mettre le siége devant Sinigaglia, qu'occupait François-Marie de la Rovère, neveu de Guidubald. Borgia n'accepta point la première proposition, parce que les Florentins étaient devenus ses alliés. Quant à la seconde, elle lui sourit.

Digitized by Google

Sinigaglia fut donc investie, et en peu de jours elle capitula. La forteresse tint plus longtemps, l'officier qui la commandait ayant déclaré qu'il ne la rendrait qu'à César lui-même. Borgia se porta sous les murs de la place, qui lui fut livrée. L'occasion lui parut favorable pour se délivrer de ses ennemis. C'était vers la fin de l'année; il vint à Fano, où il engagea Vitellozo et les Ursins à l'aller attendre à Sinigaglia. Vitellozo résistait; mais, gagné par Paul des Ursins, il se rendit enfin.

Le 30 décembre, Borgia quitta Fano et partit pour le lieu du rendez-vous. Vitellozo, Paul des Ursins, le duc de Gravina et Oliveretto devant venir à sa rencontre, il donna ordre à sa suite de se partager en quatre divisions, dont chacune s'assurerait d'un de ces hommes et ne se désaisirait de lui que lorsqu'il serait déposé dans les appartements préparés pour le duc. — Les choses ainsi réglées, César fit prévenir les troupes de se tenir prêtes au premier signal, et s'avança vers la ville. Vitellozo-

Digitized by Google

Vitelli, Paul des Ursins et le duc de Gravina, montés sur des mules, et accompagnés seulement de quelques hommes à cheval, vinrent à sa rencontre. Arrivés en sa présence, ils le saluèrent respectueusement; il les accueillit avec une certaine froideur qui frappa Vitellozo, l'un des plus criminels. Jamais on ne l'avait vu dans un tel abattement, et l'on rapporte qu'en se séparant des siens, il leur fit ses adieux comme s'il eût été persuadé qu'il ne les reverrait plus. Il recommanda sa famille à ses principaux officiers, et pria ses neveux de se souvenir du courage de leurs ancêtres et d'oublier les malheurs de leur maison.

Oliveretto n'était pas présent. Le duc fit un signe, et un de ses compagnons se hâta de l'aller chercher. — Quand tous les ennemis de Borgia furent réunis, ils entrèrent avec lui dans la ville, descendirent de leurs mules à la porte de la maison où il devait loger, et furent conduits dans un appartement éloigné. — Ils ne reparurent plus.

César, étant monté à cheval aussitôt,

Digitized by Google

fit désarmer les troupes d'Oliveretto et des Ursins. Les premières furent complètement dépouillées ; mais celles des Ursins et de Vitellozo parvinrent à s'échapper. Celui-ci et Oliveretto, exécutés le même jour, s'accusaient réciproquement de leur malheur. Paul des Ursins et le duc de Gravina vécurent encore jusqu'au 18 janvier de l'année suivante, époque où ils subirent la même peine que les deux autres.

Tel est le récit de cet acte violent, enveloppé d'obscurité, mais dans lequel on retrouve les mœurs et les usages du temps. Machiavel a consacré à l'exécution de Sinigaglia un chapitre auquel il a donné ce titre : *Des particuliers que la fortune, la faveur ou la force élève au pouvoir souverain.* Assurément on ne devinerait pas à ce titre qu'il va décrire une scène si pleine d'émotion. Il en parle comme il eût fait d'une expédition de Volsques.

Un historien remarquable, que nous allons citer dans un instant, semble ici, en citant Machiavel, se prendre de pitié pour

Digitized by Google

les quatre brigands et oublier que leur mort fut réglée par la justice de l'époque. Mais il ajoute[1] : « Florence se hâta d'envoyer à Borgia Jacques Salviati, un de ses plus grands citoyens, pour le féliciter. Du moins ici Machiavel nous vient en aide pour commenter la joie de la république, en nous rappelant, ce que nous savions déjà, que la plupart de ces condottieri étaient perdus de débauches, souillés de toute espèce de crimes et la terreur de Florence. » Ajoutons l'effroi de l'Italie. « L'un d'eux, Oliveretto, un an auparavant, jour pour jour, avait invité son oncle Jean Fogliani à un souper, et le repas fini l'avait conduit dans une chambre voisine de la salle à manger, où des soldats armés le poignardèrent. Le crime commis, Oliveretto monte à cheval, parcourt Fermo, force le palais du gouverneur, tue les partisans de son oncle, et arbore son étendard sur les murailles de la ville. Vitellozo était, au témoignage du

[1] M. Audin, t. I, p. 293 et seqq.

Digitized by Google

même écrivain, le maître d'Oliveretto dans l'art de la guerre et de l'homicide. »

César Borgia marcha ensuite contre Citta di Castello, place dont il s'empara, toute la famille Vitelli ayant pris la fuite. Puis il entra dans Pérouse, d'où s'était échappé Jean Paul Baglioni. Sienne fut la dernière ville contre laquelle le duc de Valentinois dirigea ses efforts; mais, tandis qu'il prenait ses mesures pour en faire le siége, il reçut du Pape un message très pressant qui le rappelait à Rome. Le duc de Bracciano et tous les autres membres de la maison des Ursins avaient, ainsi que les Savelli, pris de nouveau les armes. Borgia s'empressa de rentrer dans les États de l'Église, et en quelques jours il eut totalement soumis les révoltés. Parvenu au comble de la puissance, ayant délivré tout le territoire de la Romagne, il portait toujours ses vues sur Sienne, dont il n'avait pu poursuivre le siége, et sur Pise. Mais il fut arrêté soudain dans sa marche triomphante par un évènement imprévu.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Mort du Pape. — Histoire du poison. — Caractère d'Alexandre VI.

Alexandre VI avait atteint sa soixante-douzième année; ses forces étaient épuisées et sa santé languissante. Depuis la mort funeste de son fils, le duc de Gandie, des idées tristes s'étaient emparées de son esprit. Il avait même conçu le dessein d'abdiquer la papauté, et s'en était ouvert au roi Ferdinand d'Espagne, qui lui avait répondu que cette affaire méritait de sa part une grande réflexion et qu'il devait au moins attendre que sa douleur présente fût calmée.

L'an 1500, le vingt-neuvième jour de juin, fête de saint Pierre et de saint Paul,

Digitized by Google

vers quatre heures, Alexandre VI s'entretenait dans sa chambre avec un cardinal et un camérier. Tout-à-coup un furieux ouragan, accompagné d'une grêle prodigieuse, éclate sur la ville de Rome. Le cardinal et le camérier, sur l'ordre du Pape, vont fermer des fenêtres et échappent ainsi à la mort. Car une énorme cheminée, renversée par les vents et l'orage, s'étant affaissée sur les toits, enfonce les étages supérieurs, brise en deux une forte poutre au-dessus du Pontife, et fait tomber à ses pieds trois personnes mortes ou mourantes. Lui-même disparait enseveli sous les décombres. On l'appelle; il ne répond pas. On s'empresse, on accourt de tout le palais, on le croit mort. Cependant il avait été épargné. La poutre rompue en deux restait fixée par un bout dans la muraille au-dessus de la tête du Pape, et par l'autre s'abaissait devant lui, jusque sur le parquet, formant une voûte qui le sauva. On trouva le Pontife assis sur son trône, non pas mort, mais seulement

Digitized by Google

étourdi par l'accident. Il était néanmoins blessé légèrement à la tête et à la main droite. Dès le 25 juillet, étant parfaitement guéri, il alla lui-même à Sainte-Marie-du-Peuple rendre à Dieu ses actions de grâces pour sa conservation.

Il avait publié le jubilé de cette année séculaire 1500, et n'avait rien ménagé pour lui donner de la pompe et de la solennité. Il avait voulu que tous les fidèles pussent en profiter, et en avait étendu les grâces sur les provinces éloignées de Rome, dispensant les particuliers de faire le voyage d'Italie pour les gagner, à condition qu'ils contribuassent, chacun selon son pouvoir, aux frais de la croisade qu'il méditait contre les Turcs. — Ce furent les Franciscains de l'Observance que le Pape chargea de prêcher les indulgences dans les provinces italiennes et d'y lever les décimes sur le peuple et sur le clergé; le produit de ces offrandes et de ces taxes devait être remis aux Vénitiens; pour les aider dans la guerre qu'ils soutenaient

Digitized by Google

contre les infidèles. Les cardinaux ne furent pas exempts de ces charges ; on a encore le rôle de ce que chacun dut payer. Ascagne Sforce, riche de trente mille ducats de rente, fut obligé d'en verser trois mille dans la caisse instituée par le Pape. Le cardinal Jean de Médicis, depuis Léon X, six cents seulement, le dixième aussi de ses revenus annuels; le cardinal Cornaro ne dut rien payer, parce que, dit le rôle, il n'a point de revenus : *nullos habet reditus*. Paroles remarquables, car Alexandre VI fut accusé par la suite de l'avoir fait empoisonner pour s'emparer de ses trésors [1].

Vers le milieu du mois d'août de l'année 1503, le Pape se trouva plus mal qu'à l'ordinaire, et crut sentir que son dernier moment arrivait. Il se prépara donc à la mort; c'était le 11 du mois d'août. Les jours suivants, la maladie devint plus sérieuse. Le 18 il fit venir un évêque et tous

[1] Rainaldi.

Digitized by Google

les cardinaux résidant à Rome. Il se confessa à l'évêque, qui dit ensuite la messe dans la chambre pontificale, et qui, après la communion, donna le sacrement de l'Eucharistie au Pape. Vers l'heure de Vêpres, Alexandre reçut l'extrême-onction des mains du même prélat. Quelques instants après, il expirait en présence du dataire et de l'évêque. — Il avait occupé le Saint-Siége onze ans et huit jours.

Une maladie grave dont César Borgia fut attaqué dans ces mêmes jours, a donné prétexte à quelques historiens de charger d'un dernier crime et le pontife et le duc. Ils ont prétendu que la mort de l'un et la maladie de l'autre avaient été occasionnées par le poison qu'ils avaient préparé pour plusieurs cardinaux, et qui par l'erreur d'un domestique leur fut donné à eux-mêmes. Il est certain que les empoisonnements n'étaient pas rares dans ce siècle fertile en attentats; mais, en supposant qu'Alexandre VI et César aient eu recours à ce moyen criminel pour satisfaire ou

Digitized by Google

leur avarice, ou leur vengeance, ou leur ambition, est-il permis de croire qu'ils se seraient reposés de leur propre existence sur la négligence ou sur la fidélité d'un domestique, et qu'ils auraient consenti à courir le hasard de succomber victimes de leur propre scélératesse? Si cependant on devait attribuer la mort d'Alexandre VI au poison, il serait plus croyable qu'il lui aurait été administré par quelqu'un de ses ennemis. Mais des renseignements publiés naguère et un examen plus approfondi ne permettent plus de se méprendre sur la cause de la mort du Pontife. Il existe un journal de Burchard, son maître de cérémonies, où l'on trouve, soit qu'elles viennent du journaliste, soit qu'elles viennent de son éditeur protestant, toutes les suppositions et les insinuations les plus malveillantes. Or, voici comment ce journal expose les détails de la maladie et de la mort d'Alexandre VI. « Le samedi, douzième jour d'août, au matin, le Pape se sentit mal portant;

Digitized by Google

après vêpres survint la fièvre, qui fut continue. Le 15 on lui tira près de treize onces de sang et il eut la fièvre tierce. Le jeudi 17, il prit médecine. Le vendredi 18, vers la douzième heure, il se confessa au seigneur Pierre, évêque de Culm, qui dit ensuite la messe en sa présence, et après la communion donna le sacrement de l'Eucharistie au Pape, assis en son lit. Cinq cardinaux étaient présents, et le Pape leur dit qu'il se trouvait très mal. Vers l'heure de vêpres, ayant reçu l'extrême-onction de l'évêque de Culm, il expira sous les yeux du dataire et de l'évêque [1]. » C'est mot pour mot ce que nous avons rapporté tout-à-l'heure.

L'historien Odéric Rainaldi cite d'autres journaux manuscrits où l'on trouve absolument les mêmes particularités, ni plus ni moins [2]. — Muratori y joint

[1] Burcard. *Diarium*, dans les notices sur les manuscrits du roi, t. I, p. 18.

[2] Rainaldi, 1503, nº 11.

Digitized by Google

Alexandre Sardi, auteur du temps, dont l'histoire se conserve manuscrite dans la bibliothèque d'Este. Après avoir mentionné le bruit du poison, il ajoute : « Mais Bertrand Costabile, qui était alors ambassadeur du duc Hercule de Ferrare à Rome, et Nicolas Boucane, de Florence, intime ami du gonfalonier Sodérini, dans dix lettres écrites par eux en l'espace de cinq jours seulement, au duc et au cardinal d'Este, et lues par nous, montrent que la mort du Pape fut causée par la fièvre tierce qui régnait cet été à Rome. En ayant été attaqué le dixième d'août, sans que la saignée ni la manne pût en calmer la violence, il expira le soir que nous avons dit. Et comme l'effervescence du sang putréfié rendit le cadavre noirâtre et gonflé, ceux qui ne connaissaient pas la cause de ces effets donnèrent naissance au bruit du poison qui se répandit ensuite [1]. » Ainsi donc c'est sur une simple rumeur popu-

[1] Apud Muratori, *Annali d'Italia*, 1503.

Digitized by Google

laire qu'Alexandre VI fut accusé d'un horrible attentat, accusé d'avoir voulu par le crime enlever la vie tout à la fois à quatre ou cinq cardinaux ! Combien d'autres accusations lancées contre sa mémoire n'ont pas plus de fondement que celle-là ?

Si l'on en croit la plupart des auteurs italiens, jamais homme sur terre n'eut un caractère plus odieux qu'Alexandre VI. Tous les vices qui dégradent la nature humaine auraient été réunis à un degré extrême dans la personne de ce Pontife. Mais faisons d'abord une remarque. De quelques fautes que l'on puisse supposer Alexandre coupable, il est certain qu'on en a grossi excessivement le nombre. Nous reconnaissons qu'il a travaillé peut-être plus qu'il ne l'eût dû faire à l'élévation de sa famille, et qu'il eût souhaité ardemment voir son fils César parvenir au rang de prince souverain en Italie. Mais la plupart des monarques de l'Europe cherchaient alors à satisfaire leur ambition par tous les moyens possibles, même

Digitized by Google

par des crimes. Tandis qu'avec une perfidie qu'on ne peut assez flétrir, les rois de France et d'Espagne se partageaient le royaume de Naples, le Pape ne pouvait-il pas poursuivre d'une haine légitime des feudataires rebelles, qui depuis longtemps ensanglantaient l'Italie, de petits princes orgueilleux et remuants dont il était incontestablement suzerain, et qui ne s'étaient élevés que par des scélératesses [1] ? Disons ensuite (et personne ne le contestera) que, quand même Alexandre VI aurait eu tous les vices dont on l'a chargé, ces vices auraient été contrebalancés jusqu'à un certain point par les brillantes qualités qui le distinguaient. Il serait impossible, sans convenir de ce fait, d'expliquer les succès qu'il eut jusqu'à la fin de ses jours, et de concevoir pourquoi durant tout son pontificat, aucune émotion populaire ne mit en danger son autorité ni ne troubla son repos. Ses ennemis

[1] Voir M. Audin, op. citato.

Digitized by Google

les plus déclarés ont reconnu qu'il était doué d'un génie élevé et d'une mémoire surprenante, qu'il était éloquent et actif, et qu'il avait une grande habileté dans les affaires [1]. L'approvisionnement de la ville de Rome fut constamment l'objet de ses soins; et tout le temps qu'il fut sur le trône, la famine qui désola le reste de l'Italie ne se fit point sentir dans ses États [2]. « Quand les feudataires de l'État ecclésiastique voulaient, dit M. Audin, ils pouvaient affamer le Pape, les cardinaux et les habitants de la Romagne. A peine Alexandre VI a-t-il pris les rênes du pouvoir, que l'abondance renaît dans Rome, que de la Sabine on y peut venir vendre sans crainte ses denrées, que personne

[1] In Alexandro, ut de Annibale Livius scribit, æquabant vitia virtutes. Inerant namque ingenium, ratio, cognitio, memoria, diligentia, eloquentia vero quædam naturalis, et ad persuadendum apta, ut nemo rem cautius proponeret aut acrius defensitaret.—Raph. Volater. *Anthropol.*, lib. XXII, p. 682 et 683.

[2] Roscoé, *Vie et pontificat de Léon X*, t. I, p. 363.

Digitized by Google

n'a plus peur de mourir de faim comme autrefois. Avec l'existence de tous ces demi-monarques, aux portes mêmes de la capitale, toute justice était devenue impossible; il suffisait à ces exarques d'acheter, au prix de quelques milliers de ducats, la conscience des juges, pour s'assurer d'avance l'impunité de méfaits qui attristaient l'humanité. Ce n'était pas la bonne volonté qui manquait à Innocent VIII, mais la santé; l'âme était belle, mais le corps débile. Sous Alexandre VI, le pauvre comme le riche put trouver des juges à Rome; peuple, soldats citoyens, se montrent attachés au Pontife, même après sa mort, parce qu'il avait des qualités vraiment royales.

« La nuit, Alexandre dormait à peine deux heures; il passait à table comme une ombre, sans s'y arrêter; jamais il ne refusait d'ouïr la prière du pauvre; il payait les dettes du débiteur malheureux, et se montrait sans pitié pour la prévarication [1]. »

[1] M. Audin, *Histoire de Léon X.*

Digitized by Google

Dans ses heures de récréation, il semblait oublier complètement les affaires publiques; mais toujours il se conduisit de manière à ne point affaiblir ses facultés intellectuelles, qu'il conserva tout entières jusqu'au dernier moment. — Quoiqu'il ne s'appliquât point à l'étude des belles-lettres, il récompensa libéralement ceux qui les professaient. Il leur assigna des appointements considérables; et, chose rare parmi les princes d'alors, il prit soin qu'ils fussent payés exactement [1]. — Il s'occupa surtout d'encourager les arts. Il augmenta le palais du Vatican et en décora les appartements avec les tableaux des peintres les plus célèbres de son temps, parmi les-

[1] Le cardinal Jean Borgia, neveu d'Alexandre VI, fut aussi un de ceux qui encouragèrent la culture des belles-lettres, et il ne dédaigna pas de recevoir les leçons de Mariano Probo de Sulmona, qui se fit distinguer comme poète latin, et mourut à Rome l'an 1499. Mariano a composé le *Parthenia*, ou *la vie de la Vierge*, qu'il a divisée en six livres. Cet ouvrage, qui est rare, a été imprimé à Naples, en 1524. La préface renferme quelques détails curieux sur l'état de la littérature à Rome, pendant le pontificat d'Alexandre VI. — Note de Roscoé, lees citatp.

Digitized by Google

quels on peut citer Torrigiano, Balthazar Péruzzi et Bernardin Pinturicchio. Les architectes auxquels il donnait la préférence étaient Julien et Antoine de San-Gallo, ce qui dépose en faveur de son jugement. Ce sont ces deux hommes célèbres qui fortifièrent, comme on le voit encore, le môle d'Adrien, appelé aujourd'hui le Château-Saint-Ange.

Enfin, on peut dire, dans un sens, que le pontificat d'Alexandre VI a été le prélude du grand règne de Léon X, et que ce fut sous ce Pape que les lettres, les arts, les sciences commencèrent à prendre leur essor, pour enfanter les œuvres, païennes à la vérité, mais admirables cependant au point de vue purement humain, qui jetèrent tant d'éclat sur le siècle magnifique appelé le siècle de la Renaissance.

Pour juger Alexandre VI, sur quelles autorités se sont appuyés jusqu'ici les historiens qui ont écrit sa vie? Principalement sur les diatribes du poète napolitain Sannazar, qui comptait la vérité

Digitized by Google

pour peu de chose, quand elle ne se prêtait pas aux caprices de son imagination ; sur le témoignage non moins suspect de Guichardin, qui ne prend pas même la peine de dissimuler sa haine toute florentine pour les Borgia; sur les assertions déhontées d'un Allemand, qui, en véritable Teuton, cherche toujours à prendre en défaut l'homme du midi. C'est le jugement et à peu de chose près le langage d'un écrivain célèbre.

Sannazar s'était fait remarquer de bonne heure par son talent poétique et par son esprit mordant. Il sut se glisser à la cour de Naples et se concilier, jeune encore, la faveur du roi Ferdinand et celle d'Alphonse et de Frédéric, fils de ce monarque, auxquels du moins il resta constamment attaché malgré leurs revers. Il accompagna même Alphonse dans plusieurs expéditions, et dans quelques-uns de ses poèmes latins il parle de ses propres exploits avec l'assurance d'un homme dont les services ne sont pas ignorés.

Digitized by Google

Quand les Français repassèrent les monts pour la seconde fois et reparurent en Italie, Sannazar appela sur eux et sur leur roi toute la colère du Ciel. Mais sa haine se tourna contre Alexandre VI, lorsque ce pontife se vit contraint de céder aux violences de Louis XII et de Ferdinand d'Espagne, et d'accorder aux deux princes l'investiture du royaume de Naples, qu'ils exigeaient de lui. Dès-lors on conçoit les épigrammes de Sannazar, comme aussi la nécessité de se mettre en garde contre la satire de cet écrivain. Au reste, le caractère du poète n'était pas admirable. Il attaquait tout, et, à défaut d'autre chose, il lançait à la tête de ses adversaires des injures et des grossièretés. Il n'épargnait ni amis, ni ennemis. Ses œuvres offrent des actes d'hostilité qui ne s'expliquent point, et certains passages sont bien plus remarquables par la passion et l'indécence que par l'esprit et la vérité.

François Guichardin, de Florence, était issu d'une famille qui subsiste encore de

Digitized by Google

nos jours. Ses ancêtres avaient occupé les postes les plus distingués dans la république florentine. Il fut d'abord destiné au barreau, et s'acquit une telle réputation dans cette carrière, qu'à vingt-trois ans il devint professeur de jurisprudence. — Bien qu'il n'eût pas atteint l'âge exigé par les lois, il fut choisi comme ambassadeur auprès de Ferdinand-le-Catholique, dont il sut conquérir les bonnes grâces et la protection pour lui et pour sa patrie. Il fut même appelé à Rome par Léon X, Adrien VI et Clément VII. Toutefois, il n'y fit pas un long séjour, et revint à Florence pour écrire son histoire d'Italie. Elle comprend vingt livres, dont seize sont d'un mérite supérieur comme composition. Mais l'amour de la patrie exerce une fâcheuse influence sur son jugement, même sur son récit. Il ne s'en cache pas, nous l'avons dit; il avoue la haine qu'il porte à la famille des Borgia : raison suffisante pour rendre suspecte sa sincérité à leur endroit.

Digitized by Google

Quant à Burchard, consultons l'auteur de la *Galerie universelle* [1], et nous verrons quelle estime il en faut faire. — Malgré ses penchants philosophiques, l'écrivain ne craint pas de se moquer avec esprit de ces soupers de Trimalcion auxquels l'impudent Germain fait si complaisamment assister le pape Alexandre VI.

« Temps affreux que ceux où vécut ce Pontife, où l'épigramme fait l'office du poignard, et la poésie, de l'histoire [2]. » Mais la postérité, dont les appréciations sont rarement en défaut, a fait justice des calomnies lancées contre sa mémoire. Voltaire, dans sa dissertation sur la mort de Henri IV, l'absout de l'empoisonnement du cardinal Cornaro, que lui impute Guichardin, et certes on ne soupçonnera pas Voltaire d'un excès de zèle pour la défense des papes. Voici les paroles du philosophe:

[1] Art. ALEXANDRE VI.

[2] M. Audin, *Histoire de Léon X.*

Digitized by Google

« J'ose dire à Guichardin : L'Europe est trompée par vous, et vous l'avez été par votre passion. Vous étiez l'ennemi du Pape, vous avez trop cru votre haine. Il avait à la vérité exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis aussi perfides et aussi cruels que lui. De là vous concluez qu'un Pape de soixante-quatorze ans n'est pas mort de façon naturelle; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux souverain, dont les coffres étaient alors remplis de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier. Mais ce mobilier était-il si important? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets de chambre, avant que les papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un Pape prudent ait voulu hasarder pour un aussi petit gain une action aussi infâme, une action qui demandait des complices et qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le jour-

Digitized by Google

nal de la maladie du Pape plutôt qu'un bruit populaire? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce; il n'y a pas le moindre vestige de preuve en faveur de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le temps de la mort de son père : voilà le seul fondement de l'histoire du poison. »

Ainsi parle Voltaire. Nous avons fait voir dans le chapitre VII à quelle cause on doit attribuer la mort de Zizim, frère du sultan Bajazet, et nous avons rappelé comment un critique célèbre, M. de Mathias, a mis à nu tout récemment l'absurde mensonge de Giannone, qui fait périr le prince victime du poison d'Alexandre VI, tandis qu'il est incontestable qu'il mourut de dyssenterie à Capoue, dans le camp même de Charles VIII.

Quant à l'inculpation d'avarice qu'on fait peser aussi sur la mémoire du Pontife, elle nous semble suffisamment contredite par le témoignage d'une foule d'écrivains contemporains, qui l'appellent le magna-

Digitized by Google

nimé, le généreux, le magnifique Alexandre; par les riches monuments dont il dota la ville de Rome, par la splendeur de son règne, par les grâces et les récompenses dont il favorisa les littérateurs, les savants, les artistes, ainsi que nous l'avons mentionné dans son lieu.

« Reste contre ce Pape une dernière accusation, la plus grave et la plus odieuse, celle qui l'a fait considérer depuis quatre siècles comme un monstre de perversité, comme un objet de honte et d'opprobre, non seulement pour l'Eglise, mais pour le genre humain. Il ne nous sera pas difficile de le disculper encore de cette infamie, et de prouver que le commerce criminel qu'on lui a prêté si gratuitement avec Lucrèce, est, comme le reste, une invention de ses nombreux ennemis. Nous allons passer en revue toute la vie de Lucrèce; nous suivrons tous ses pas, depuis ses jeunes années jusqu'au déclin de ses jours, jusqu'à cet âge où, près de mettre le pied dans la tombe, la femme, si méchante

Digitized by Google

qu'on la suppose, est enfin désabusée des vanités, des folies, des plaisirs coupables de ce monde. Et lorsque nous aurons fait voir, en nous appuyant sur des documents certains, que, loin d'avoir été regardée comme une prostituée par tout ce qu'il y eut de personnages recommandables à l'époque où elle vécut, elle fut au contraire citée constamment comme un modèle de vertus, peut-être alors se persuadera-t-on qu'on aurait bien pu se tromper soi-même ou avoir été trompé par le jugement d'autrui, sur la vie et la conduite de cette princesse. En vengeant son nom, nous vengerons celui d'Alexandre VI sur le point dont il s'agit; nous réparerons l'injure faite par des écrivains infâmes à la nature et à la vertu; enfin nous pourrons rendre quelques services à la cause sainte de la vérité.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Alexandre VI et Lucrèce Borgia (1).

I.

Si la Lucrèce de l'ancienne Rome a été considérée comme la gloire de son sexe, on a fait passer celle de la Rome moderne pour en avoir été l'opprobre. La calomnie a chargé Lucrèce Borgia de toutes les horreurs dont la femme la plus vile se soit jamais souillée. Cependant un examen approfondi convaincra tout homme sérieux et impartial de la fausseté de ces accusations. La licence du siècle où elle a vécu

[1] Voir Roscoé. — *Vie et pontificat de Léon X.* — Dissertation sur le caractère de Lucrèce Borgia, t. I, p. 364.

Digitized by Google

a pu donner à des bruits méchants une certaine couleur de probabilité, et abuser sur son compte. Mais, de ce qu'un siècle est corrompu, généralement parlant, s'ensuit-il en rigueur que la vertu ne s'y rencontre plus nulle part? — Et puis d'ailleurs, n'est-ce pas un fait avéré que, parmi les vices qui régnaient à l'époque dont nous parlons, le mensonge et la malignité satirique étaient en première ligne?

Le nom seul de Lucrèce Borgia a réveillé jusqu'à ce jour dans les esprits l'idée d'une excessive dépravation de mœurs. On trouve deux ou trois écrivains contemporains qui lui imputent des crimes abominables; mais on en compte une multitude, également contemporains, qui la représentent comme une femme accomplie, non seulement sous le rapport de l'esprit et de la beauté, mais encore sous celui de la vertu. Les premiers accusateurs, nous l'avons vu, sont des poètes napolitains, politiquement furieux contre Alexandre VI, parce qu'il semblait avoir favorisé les rois

Digitized by Google

de France et d'Espagne contre celui de Naples et contre la maison d'Aragon. Un d'entre eux, le fameux Pontanus, fit dans ce sens une épitaphe satirique de Lucrèce, vingt ans avant sa mort. Guichardin parle aussi de ces imputations odieuses, mais seulement comme d'un bruit qui courait, et peut-être sur la seule autorité des écrivains dont nous avons parlé. — Vinrent ensuite les protestants. Ennemis déclarés, du moins la plupart, du principe et du nom catholique, ils ont accueilli ces accusations avec bonheur, se sont efforcés de les accréditer et de les répandre, les ont développées avec un talent qui leur est propre, se sont étendus honteusement sur un sujet qui prêtait surtout à leur imagination, enfin, ont présenté sous toutes les phases possibles une vie qu'ils pouvaient considérer comme la plus propre à couvrir d'ignominie Rome, ses Pontifes et la véritable Église de Jésus-Christ, contre laquelle ils avaient levé l'étendard d'une aveugle rébellion.

Digitized by Google

Telles sont les *preuves* qui ont fait ajouter foi jusqu'ici aux crimes atroces dont on accuse Lucrèce Borgia. Pour répandre quelque jour sur ce sujet sérieux, retraçons en peu de mots les principaux événements de sa vie, d'après les écrivains contemporains vraiment dignes de croyance, et confrontons leur récit avec les imputations que nous venons de rappeler.

Avant l'exaltation de Rodrigue Lenzuoli ou Alexandre VI au souverain-pontificat, Lucrèce, sa fille, qui n'était point encore nubile, avait été fiancée à un gentilhomme espagnol. Mais cet engagement fut rompu plus tard, et le 12 juin 1493 elle épousa Jean Sforce, seigneur de Pesaro et petit-fils du frère du grand François Sforce, duc de Milan[1]. Cette union, célébrée avec pompe, dura quatre ans, c'est-à-dire jusqu'au milieu de l'année 1497, époque où, pour

[1] Muratori, *Annal. d'Ital.*, IX, 569. — Le nozze con gran solemnita, ma con poco onesta, furono celebrate, ne pontificio palazzo, nel de 12 di Giugno 1493.

Digitized by Google

cause de mésintelligence, les deux époux se séparèrent, le Pape ayant dissous le mariage. Guichardin fait à ce sujet des suppositions calomnieuses jusqu'à l'absurde. Il prétend que le Pape ne voulait pas que Lucrèce fût mariée. Et cependant, quelques mois après, il négocie le mariage de sa fille avec Alphonse, duc de Bisaglia, et fils naturel d'Alphonse II, roi de Naples. Le mariage fut célébré l'année 1498. Au mois d'octobre de l'année suivante il en naquit un fils, auquel Alexandre VI donna le nom de Rodrigue, qu'il avait porté lui-même, comme on l'a vu, avant d'être élevé au souverain-pontificat. — On a mal vu aussi l'attachement que le Pape montra pour cet enfant et le soin particulier qu'il prit de son éducation. Mais, outre que ce fils était l'espoir unique d'une grande famille, la tendresse naturelle d'un aïeul pour ses petits-enfants n'explique-t-elle pas d'une manière suffisante la conduite d'Alexandre VI en cette circonstance?

Alphonse ne survécut que peu de temps

Digitized by Google

à la naissance de son fils. Au mois de juin de l'année 1500, il fut assailli, devant le portail de l'église de Saint-Pierre, par une troupe d'assassins qui le blessèrent dangereusement et prirent la fuite, escortés par quarante cavaliers. — On a rejeté sur César Borgia cet autre criminel attentat, et cela sans aucune preuve. Nous n'avons pas à discuter cette accusation, qui ne tombe point sur le Pape, et qui d'ailleurs ne s'appuie sur rien.

Lucrèce, après la mort de son époux, qui expira par suite de ses blessures, se retira à Nepi pour s'y livrer à sa douleur. — Vers la fin de l'année 1501, le Pape négocia pour sa fille une nouvelle alliance avec Alphonse d'Este, fils d'Hercule, duc de Ferrare. Cette alliance flattait extrêmement la famille des Borgia, tant à cause du rang élevé de l'époux qu'à cause de son mérite personnel, déjà bien connu, et dont il donna par la suite des preuves si éclatantes. Le mariage fut célébré à Rome le 19 décembre 1501, avec une magnificence

Digitized by Google

extraordinaire et vraiment royale. Le voyage de Lucrèce à Ferrare, et l'entrée pompeuse qu'elle fit en cette ville le 2 février 1502, ont été des sujets intarissables d'éloges pour les écrivains du temps, dont les récits offrent un tableau précieux et intéressant des usages du XV^e^ siècle.

Gibbon n'est pas plus exact à l'endroit de cette union que dans une infinité d'autres passages de ses histoires. — « Les articles de ce contrat de mariage furent arrêtés, dit-il, du vivant du précédent époux, et ce troisième mari, qui était un bâtard de la maison royale de Naples, fut d'abord poignardé, puis étranglé dans le palais du Vatican [1]. » Cette assertion mensongère n'est fondée sur aucune donnée historique, et nous ne connaissons point d'écrivain avant Gibbon qui ait signalé cette particularité.

Le traité par lequel fut conclu le mariage

[1] Gibbon. — *Antiq. of Brunswick*, in posth. Works, vol. II, p. 629.

Digitized by Google

d'Alphonse d'Este ne se fit que plus d'un an après la mort d'Alphonse de Naples, second et non troisième mari de Lucrèce, puisqu'elle n'avait été que fiancée et non unie au gentilhomme espagnol dont nous avons parlé. — Donc il est criminel d'affirmer que, pour la réalisation de son troisième mariage, on poignarda, on étrangla son époux légitime, le bâtard de Naples, qui, comme nous le disons, n'existait plus depuis dix-huit mois.

Une réflexion se présente ici d'elle-même. Est-il croyable qu'Hercule de Ferrare et son fils Alphonse, deux princes que leurs vertus et leurs talents, soit dans la paix, soit dans la guerre, ont élevés au premier rang parmi les souverains de leur siècle, eussent consenti à perpétuer leur race par l'intermédiaire d'une femme corrompue, dont la honte et l'infamie auraient été publiques et au su de tous?

Tout ce qu'on a dit n'est donc qu'un affreux tissu de calomnies; et il est triste d'avoir à s'en défendre.

Digitized by Google

II.

L'arrivée de Lucrèce à Ferrare imprima un nouvel élan aux sciences, aux arts, aux belles-lettres, qui depuis si longtemps étaient en honneur dans cette ville. Au nombre des grands écrivains qui fréquentaient la cour des ducs, on citait surtout le célèbre Pierre Bembo. La réputation qu'il s'était acquise par ses compositions littéraires, peut-être aussi ses qualités personnelles, le firent distinguer de bonne heure par la duchesse, qui l'accueillit avec cette noble aisance, cette douce affabilité que l'on voyait briller alors dans toutes les cours d'Italie. Bembo pouvait avoir trente ans, et ses lettres insinuent que par deux fois différentes il avait été l'esclave d'une passion malheureuse. La beauté singulière de Lucrèce, les dons qu'elle avait reçus du Ciel, la vivacité d'esprit qu'elle faisait paraître, captivèrent de nouveau le littérateur. La correspondance de Bembo renferme plusieurs lettres qu'il écrivit à la

Digitized by Google

princesse. Lucrèce y répondait assez souvent; mais, bien qu'on puisse supposer qu'elle avait remarqué les dispositions du poète à son égard, l'attachement qu'elle lui témoigna n'eut jamais rien de contraire aux lois de la sagesse, de la décence et de la vertu. — Nous en avons pour garant Mazzuchelli, l'un des plus érudits et des plus judicieux critiques qu'ait enfantés l'Italie [1]. Au reste, les lettres de Bembo ont été conservées, ainsi que les réponses de Lucrèce. Elles commencent en l'année 1503 et finissent en 1516. Quelquefois l'auteur y fait part de ses chagrins à la princesse; d'autres fois il la félicite sur la naissance de ses enfants. Si dans l'abord la passion y joua quelque rôle, elle fit bientôt place à la plus grande réserve, au respect le plus humble; et les fréquentes excuses de Bembo relatives aux négligences et aux petites singularités de caractère dont il se reconnaissait coupable, font penser

[1] Mazzuchelli. *Scrittori d'Italia*, in art. LUCRETIA BORGIA.

Digitized by Google

qu'il ne voulait pas d'autre titre auprès de Lucrèce que celui d'ami et de protégé.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, ce qui forme un intervalle d'environ vingt ans, la fille d'Alexandre VI tint la conduite la plus exemplaire, au rapport de tous ceux qui l'ont connue. Pendant ces expéditions où il se couvrit de tant de gloire, son époux se reposa sur elle de tout le soin des affaires et de l'administration de ses États. La duchesse justifia cette confiance; l'approbation du duc, non moins que l'amour et la vénération de ses sujets, en sont un témoignage irrécusable.

De son mariage avec Alphonse naquirent trois fils, dont l'aîné régna dans Ferrare sous le nom d'Hercule II.

Encore une preuve de la bonne foi de Gibbon. — « Alphonse I, dit le philosophe anglais, se croyait père de trois fils. Hercule II, qui était son aîné, et qui fut son successeur, effaça par une alliance plus noble la tache de sa naissance, et obtint, pour prix de sa fidélité, la faveur de mêler

Digitized by Google

le sang de la famille d'Este avec celui de la maison royale de France. » — Voyez la contradiction. — D'après Gibbon, Alphonse I se croit le père de trois fils ; donc Hercule n'est pas légitime ; cependant, pour prix de ses services et de sa fidélité, il obtient la faveur de s'unir à la famille royale de France, et mêle de la sorte à ce noble sang le sang de la maison d'Este. — Mais, s'il n'est pas fils d'Alphonse I, il n'appartient pas à la maison d'Este ; et dès-lors comment peut-on dire qu'il mêla le sang d'Este au sang de France? Ainsi, souvent la calomnie se réfute par elle-même.

Sur la fin de ses jours, Lucrèce se livra plus assidument aux exercices de la piété et de la charité chrétienne. Des lettres de Léon X attestent que, peu de temps après qu'il fut élevé au souverain-pontificat, la duchesse de Ferrare lui demanda des avis et des consolations, qu'il fut heureux de lui donner, exaltant la régularité de sa conduite. Il est vrai que, bien des années

Digitized by Google

après la mort d'Alexandre VI et la chute de César, alors que Lucrèce était citée par tous les écrivains comme un modèle de vertus, un poète à la langue mordante la poursuivit encore de son fiel et de son épigramme, la montrant désolée, triste, errante sur les rives du Pô, telle qu'une génisse qui vient de perdre l'objet de son amour... Quelle poésie!... Mais Sannazar seul contre tous les autres est bien peu de chose. D'ailleurs nous connaissons la véracité de l'écrivain; nous pouvons apprécier son caractère, qui n'est guère plus beau dans un autre genre que celui dont il favorise la duchesse de Ferrare. Enfin il faut croire qu'il avait une ouïe particulière et une vue peu commune, pour entendre et voir de Naples, où il vivait, des choses que ne voyaient ni n'entendaient les témoins présents sur les lieux.

Bien que les considérations qui précèdent suffisent pour estimer à leur valeur réelle les reproches dont fut accablée Lucrèce, cependant nous serions injustes en-

Digitized by Google

vers sa mémoire, et, par contre-coup, envers la mémoire d'Alexandre VI, si nous ne rapportions quelques-uns des témoignages que nous trouvons en abondance dans les littérateurs les plus célèbres de cette époque. Nous ne citerons point les éloges que lui donnèrent Hercule Strozzi et Antoine Tebaldeo, qui peuvent être considérés comme les poètes lauréats de Ferrare, et qui n'ont laissé passer, surtout Strozzi [4], aucune occasion de célébrer

[4] Hercule Strozzi a dédié plusieurs de ses poèmes principaux à la duchesse de Ferrare. C'est à elle qu'il s'adresse dans celle de ses élégies où il déclare qu'il renonce désormais aux affaires publiques.

Teque meum veneror, cœlestis Borgia, sidus
Qua nullum hesperio purius orbe micat.
Tu mihi carmen eris, tu lucida callis ad astra,
Qua niveas animas lacteus orbis habet;
Adsertæ superis, Juno, Pallasque, Venusque
Juno opibus, Pallas moribus, ore Venus.
Regna tibi meliora, animique nitentior ardor
Plusque tua igniferi forma vigoris habet.
Quis neget his oculum meritis? Tua numina quondam
Neilus et extrema Bactis honore colent.
Templa tibi statuent, nec vetis templa carebunt;
At nostrum, inter tot grandia, majus erit.

Strozz. — Fil. eleg. ad divam Lucretiam Borgiam, Ferrariæ ducem, Strozzii opera, page 53.

Digitized by Google

les louanges de la duchesse. Nous ne parcourrons point les différents poèmes latins et italiens que Bembo a composés en l'honneur de cette princesse ; son témoignage serait suspect à beaucoup de personnes. Citons toutefois l'épître par laquelle il lui dédie son roman des *Asolani*, qu'il a terminé et publié sur sa demande. Il y rappelle que la duchesse de Ferrare est bien plus avide d'orner son esprit de connaissances utiles que de parer son corps de vêtements superflus ; — qu'elle consacre à la lecture ou à la composition tous ses moments de loisir, afin de surpasser les autres femmes, aussi bien par les charmes de la science que par l'éclat de la beauté, et de mériter plutôt sa propre approbation que les éloges du reste du monde, quelque grands qu'on puisse les supposer [1].

Les historiens de Ferrare, loin d'imaginer que la maison d'Este se soit avilie

[1] Bemb. *Asolani*. — Epist. Dedicat.

Digitized by Google

par le mariage d'Alphonse avec la fille d'Alexandre VI, n'ont parlé de Lucrèce Borgia que dans les termes les plus avantageux pour elle. Giraldi l'appelle une femme accomplie [1]; Sardi, la princesse la plus belle et la plus aimable qui fût alors, ornée en outre de toutes les vertus [2]. Libanori va plus loin : il accorde à la duchesse de Ferrare la beauté, la vertu, toutes les qualités de l'esprit, et un goût exquis. Elle faisait les délices de ses contemporains, elle était pour eux un véritable trésor [3]. En 1508, Caviceo lui dédie son *Peregrino;* et en parlant de la célèbre Isabelle d'Este, fille d'Hercule I duc de Ferrare, et femme de François de Gonzague marquis de Mantoue, il dit qu'il pense l'avoir suffisamment louée en déclarant qu'elle approche de la perfection de Lu-

[1] Rarissima dobna. — Giraldi, *Comment. delle cose di Ferrara*, p. 181.

[2] Donna bellissima, gentile, et ornata d'ogni virtu. Sardi, *Istorie Ferraresi*, lib. X, p. 198.

[3] Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, vol. V.

Digitized by Google

crèce Borgia [1]. L'Arioste a célébré par un épithalame latin le mariage de Lucrèce avec Alphonse d'Este. Je sais que l'on peut considérer ce morceau comme un hommage qu'un jeune poète est heureux de pouvoir rendre à son prince. Et pourtant, si les mœurs de la nouvelle épouse avaient fait d'elle un objet d'horreur, est-il croyable que l'Arioste aurait eu la sottise ou l'impudence de la représenter comme égalant en sagesse aussi bien qu'en agréments extérieurs les femmes les plus parfaites qu'on eût vues jusqu'alors [2]? Est-il croyable que son éloge n'aurait pas été contredit par l'un ou l'autre de ces poètes caustiques

[1] « Accede alla tua excellentia quella lume che extinguere non si puo, di quella vera mortale dea, Elisabetta Estense di Gonzaga, principessa Mantuana, alla quale le muse fanno riverentia. » Caviceo, ap. Quadrio, *Storia d'Ogni poesia*, vol. VII, p. 70.

[2] . . . . . Clara soboles Lucretiæ Borgiæ,
Pulchro ore et pulchris æquentes moribus, aut quas
Vera fama refert, aut quas sibi fabula finxit.

(Ariost., Epithal. ap. carm. illust. *Poët. Ital.*, v. I, p. 344.)

Digitized by Google

qui ne manquaient pas à ce siècle ? D'ailleurs l'écrivain a porté depuis un jugement qui nous semble plus décisif, parce qu'on ne peut plus l'accuser, comme tout-à-l'heure, de jouer un rôle de théâtre. Dans le quarante-deuxième chant de son grand poème, il élève à la femme vertueuse un temple dont les superbes niches sont ornées par les personnes du rang le plus distingué et du mérite le plus réel qu'ait jamais produites l'Italie. Lucrèce y occupe la première place. « La Lucrèce moderne, dit l'auteur, que Rome doit préférer de beaucoup à l'ancienne, tant sous le rapport de la vertu que sous le rapport de la beauté. » — Deux des poètes les plus célèbres du temps accompagnent les héroïnes que l'auteur a fait entrer dans son temple pour en célébrer sans fin les louanges. Ceux qu'il a placés près de Lucrèce Borgia sont Hercule Strozzi et Antoine Tebaldeo [1].

[1] La prima inscrittion ch'agli occhi occorre
Con longe onor Lucretia Borgia noma ;

Digitized by Google

Les ouvrages tant en vers qu'en prose dont la duchesse de Ferrare honora de sa protection les auteurs, pourraient fournir une infinité d'autres témoignages en sa faveur. Antoine Cornazzano, de qui nous avons une vie de la Vierge et une vie de Jésus-Christ *en rimes tierces*, a dédié ces deux poèmes à Lucrèce Borgia [1]. Georges

> La cui bellezza e onestà, preporre
> Deve a l'antica la sua patia Roma.
> I duo che voluto han sopra te torre
> Tanto excellente ad onorata soma
> Nomà lo scritto, Antonio Tebaldeo,
> Ercole Strozzi; un Lino ed uno Orfeo.
> (*Cant.* 42, st. 83.)

[1] Cornazzano naquit à Plaisance. Ayant embrassé la profession des armes, il y fit d'assez grands progrès et parvint même à un grade élevé, sous le commandement de Barthélemi Coglioni, célèbre général vénitien. — Cornazzano résida longtemps à Milan, et fut protégé par les princes de la maison de Sforce. Ses ouvrages, tant en latin qu'en italien, soit en vers soit en prose, sont en très grand nombre. — Son poème *De Re Militari*, écrit *in rima terza*, et divisé en neuf chants, a eu beaucoup de succès et a été fréquemment réimprimé. Ses sonnets et ses poésies lyriques passent pour ses chefs-d'œuvre, et Quadrio les place parmi ce qu'il y a de mieux en Italie dans ce genre : — « Delle Migliori che abbia la volgari poesia. » — Sur la fin de sa

Digitized by Google

Robusto d'Alexandrie, dont les compositions ont été imprimées à Milan vers l'année 1500, rend le même hommage à cette princesse. Le père François-Antoine Zacharie, visitant la bibliothèque des Jésuites de Saint-Fidèle à Milan, y découvrit un volume de poésies manuscrites, dont l'auteur, comme le porte la dédicace, était Luc Valenziano, de Tortone. Ce volume renferme des morceaux excellents et de grand mérite, tant sous le rapport de la pensée que sous celui de la diction. Or il fut également dédié à Lucrèce Borgia, par les vers suivants :

Ad divam Lucretiam Borgiam Estensem,
Lucas Valentianus Tortonensis.

Quæ tibi pauca damus, tali, Lucretia, fronte
Suscipe nunc, quali grandia, dona soles.

vie, Cornazzano quitta la cour de Milan pour celle de Ferrare, où il termina ses jours, protégé par la duchesse Lucrèce Borgia, dont il parle toujours honorablement dans ses ouvrages. — Cornazzano, *De Re Militari*, Venet. 1526. — *Sonetti e Canz.* Ven. 1508. Tiraboschi, VI, part. II, p. 160. — Notice historique, dans Roscoé, op. cit., p. 152.

Digitized by Google

Hæc ego dum canerem lacrymis rorantia, dixi:
Præsideos nostræ, Borgia diva, lyræ.
O tecum Alphonsus duri post prælia Martis,
Otia Musarum quærere tuta velit.
Sic Cæsar, sic rex Macedum, sic ille solebat
Africa cui nomen, victa parente, dedit.
Hunc lege; perfectum longo ditabis honore
Tutus et a rabido dente libellus erit.

Nous terminons par le témoignage d'un homme dont le caractère irréprochable ne permet pas qu'on le soupçonne de flatterie, d'un homme dont les éloges ne peuvent avoir d'autres motifs que ceux qu'il a lui-même indiqués, les nobles encouragements que Lucrèce accorda toujours aux lettres et aux arts. Nous voulons parler du célèbre imprimeur Alde-Manuce. On sait combien il eut de peine à réaliser ses vastes projets. Il n'épargna pour cela ni dépenses, ni fatigues. Le fameux Erasme, qui le seconda de tout son pouvoir, avait une si haute idée de la constance et des talents de Manuce, qu'il dit dans ses adages, que, si quelque divinité tutélaire lui avait prêté son assistance,

Digitized by Google

le monde savant aurait été bientôt en possession des œuvres, non seulement de tous les écrivains grecs et latins, mais aussi des auteurs hébreux et chaldéens, tellement que les littérateurs n'auraient plus rien eu à désirer sous ce rapport. Or, Lucrèce Borgia fut jusqu'à un certain point cette divinité tutélaire qu'Erasme demandait pour son ami. Il paraît, par la dédicace que Manuce a faite de son édition des œuvres des deux Strozzi, Tite et Hercule, à la duchesse de Ferrare, qu'elle lui avait proposé de couvrir tous les frais de la grande entreprise qu'il méditait. Si ce que dit Alde-Manuce est véritable, et comment en douter? il fallait que Lucrèce eût une âme noble et généreuse. — « Votre principal désir, ainsi que vous l'avez assuré vous-même, dit-il, est de plaire à Dieu, et d'être utile, non seulement à vos contemporains, mais aux générations futures, afin qu'en sortant de cette vie, vous puissiez laisser des monuments qui attestent que ce ne sera pas en vain que vous

Digitized by Google

eurez vécu. » Ensuite de quoi Manuce loue avec chaleur la piété, la justice, la libéralité, la douceur de cette princesse. Si Lucrèce avait été coupable des crimes dont on l'accuse encore aujourd'hui, la prostitution de son panégyriste n'aurait-elle pas surpassé la sienne? Mais les écrivains que nous avons cités étaient incapables d'une pareille bassesse, et il doit nous être permis de déclarer que, selon toutes les règles du raisonnement, et d'après la connaissance du cœur humain, il est absolument impossible que l'abominable Lucrèce ait été la même personne que cette duchesse de Ferrare, si respectable, si honorée, si dignement célébrée par tous ses contemporains.

FIN.

Digitized by Google

215

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

Avant-propos 5

CHAPITRE PREMIER. — Naissance et premières années 13

CHAPITRE II. — Arrivée à Rome. — Entrée dans les ordres. — Élévation au cardinalat. — Légation en Espagne. 22

CHAPITRE III. — Exaltation au Souverain-Pontificat. — Par quel enchaînement de circonstances Charles VIII résolut son expédition en Italie. 32

CHAPITRE IV. — La bulle *Inter Cœtera*. — Confirmation de divers ordres religieux et militaires. — Efforts du Pape en faveur de la Terre-Sainte. — Les Maures entièrement expulsés d'Espagne 43

CHAPITRE V. — Charles VIII se prépare à passer les Alpes. — Le Pape s'efforce en vain de le dissuader de son projet. — Arrivée des premières troupes françaises. — Événements militaires. 53

CHAPITRE VI. — Arrivée du roi lui-même. — Charles VIII à Turin, à Pavie, à Plaisance, à Pise, à Florence. — Il envahit les États de l'Église 64

Digitized by Google

CHAPITRE VII. — Charles VIII à Rome. — Il s'avance sur Naples. — Mort de Zizim, frère du sultan Bajazet 77
CHAPITRE VIII. — Charles VIII à Naples. — Son couronnement. — Sa fuite. — Révolution dans le royaume 88
CHAPITRE IX. — Jérome Savonarole . . . 108
CHAPITRE X. — Alexandre VI vis-à-vis de la noblesse romaine. — Assassinat du duc de Gandie. — En France, mort de Charles VIII et avénement de Louis XII. 125
CHAPITRE XI. — Louis XII en Italie. — Exploits de César Borgia contre les villes de la Romagne. 140
CHAPITRE XII. — Ligue des rois de France et d'Espagne contre Naples. — Nouvelle révolution dans ce royaume. — César Borgia poursuit ses exploits militaires. — Complot de Pérouse 151
CHAPITRE XIII. — Exécution de Sinigaglia . 164
CHAPITRE XIV. — Mort du Pape. — Histoire du poison. — Caractère d'Alexandre VI . 170
CHAPITRE XV. — Alexandre VI et Lucrèce Borgia 192

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google



Arras. — Typ. E. Lefranc et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

1985
CHIVERS
Digitized by Google